

BIFAO 14 (1918), p. 191-230

Henri Lammens

Les Chrétiens à la Mecque à la veille de l'Hégire.

LES CHRÉTIENS À LA MECQUE
À LA VEILLE DE L'HÉGIRE

PAR

HENRI LAMMENS.

S'il faut en croire Wellhausen [1], ce n'est pas le judaïsme, mais la religion chrétienne qui aurait exercé une influence prépondérante sur les *débuts* de l'islam. « Les ascètes chrétiens ont jeté la semence spirituelle de l'islam... le levain ne provient pas d'Israël, mais plutôt et en majeure partie la farine, laquelle fut ajoutée plus tard [2]. »

Nous avons eu l'occasion [3] de nous prononcer à l'encontre de cette affirmation; mais il sera à propos de passer brièvement en revue les arguments apportés par Wellhausen à l'appui de sa théorie avec ce ton tranchant, cette tranquille assurance [4], qui lui appartiennent en propre et qui en ont imposé jusqu'ici. Disons dès maintenant avec Leszynsky [5] que ses arguments « ne résistent pas à un examen scientifique ».

A la Mecque, nous voyons Mahomet se prononcer pour les Grecs en lutte contre les Perses [6]. Quoi de plus naturel? Aux yeux du prédicateur de l'unité de Dieu, ces derniers n'étaient que des polythéistes, avec lesquels il ne voulait avoir rien de commun. Mais il serait illogique d'établir, d'après cette seule constatation — ainsi le prétend Wellhausen [7] — une démarcation nette et rigide dans les sympathies monothéistes du Prophète; de décider si elles l'attirent vers Israël de préférence à l'Évangile.

Celles-ci s'adressent en bloc aux deux grandes religions *scripturaires*, aux

[1] *Reste arabischen Heidentums*², 234.

[2] *Ibid.*, 242.

[3] Cf. notre article *Une adaptation arabe du monothéisme biblique*, dans *Recherches de sciences religieuses*, VII, 161-184.

[4] Comp. nos *Aḥâbîš*, 441.

[5] *Die Juden in Arabien zur Zeit Mohammeds.* Ce travail aurait gagné à un dépouillement méthodique du ḥadîth.

[6] Début de la 30ᵉ sourate.

[7] Dont Wensinck (*Der Islam*, II, 286 etc.) adopte, au moins partiellement, la théorie.

BIFAO 14 (1918), p. 191-230 Henri Lammens
Les Chrétiens à la Mecque à la veille de l'Hégire.

Kitâbîs, avec lesquels, antérieurement à l'hégire, il s'imaginait marcher d'accord. Dans sa persuasion que lui aussi était appelé à travailler parmi les siens au triomphe du monothéisme, quoi de plus logique de le voir alors prendre parti pour les Byzantins, «contrairement à l'attitude ouvertement adoptée par les Juifs [1] »? Il n'avait pas, comme les derniers, à régler avec l'empire chrétien une liquidation de rancunes, un long arriéré de comptes, dont il ne soupçonnait pas même l'existence, naïvement convaincu que les Scripturaires devaient s'entendre sur les grandes questions, comme il pensait s'entendre avec eux. La *sourate des Grecs* témoigne de sympathies monothéistes [2], rien de plus. L'attitude des Juifs médinois l'amènera plus tard à préciser et à distinguer.

On ne saurait pourtant «reconnaître une inspiration judaïque là où le Qoran place Jésus bien au-dessus des autres prophètes de l'Ancien Testament» [3]. Ce recueil en fait sans conteste la plus sympathique figure dans son étrange galerie prophétique. Inspiration d'artiste ou de polémiste? Il est permis de se le demander, quand on en arrive à analyser cette composition aux allures si déconcertantes pour nos habitudes et notre goût littéraires. Il n'en demeure pas moins avéré que, parmi les illustrations bibliques, ce n'est pas le Christ, «fils de Marie», qui paraît avoir le plus puissamment impressionné, attiré l'auteur [4]. «Ce sont Abraham et Moïse, les deux plus grands noms de l'histoire juive. Ceux-là, il les admire, on le sent; il les comprend franchement, il souhaiterait les reproduire en sa personne [5].» En les contemplant, il n'éprouve pas le besoin d'élever une protestation, d'émettre des réserves dans son admiration.

Je mourrai mieux que toi! Ta mort fut trop sublime,
O Jésus!... [6].

A part le rôle de thaumaturge — Mahomet en avait besoin pour sa théorie

[1] Wellhausen. Cette attitude eût déconcerté Mahomet, s'il en avait eu connaissance.

[2] Avec la même décision — en somme logique — elles seraient allées aux Juifs, s'ils s'étaient trouvés en conflit avec des païens.

[3] Wellhausen, *Reste,* 236.

[4] Une autre figure néo-testamentaire, celle de Yaḥyâ, Jean-Baptiste, demeuré حصور «célibataire», embarrasse Mahomet et l'islam. Cf. notre *Fâṭima et les filles de Mahomet,* 32.

[5] *Adaptation,* 170. Voir dans Nasâ'î, I, 77, la légende du *mi'râdj.* Abraham et Moïse se trouvent placés plusieurs *étages* au-dessus de Jésus. Le premier donne à Mahomet le titre de *fils;* les autres prophètes le traitent de frère.

[6] Henri de Bornier, *Mahomet,* II, scène 6.

de la révélation [1] — le Christ des sourates ne rappelle en rien celui des Évangélistes. Simple continuateur des prophètes juifs, ʿÎsâ paraît uniquement préoccupé d'atténuer l'ampleur de sa mission, de voiler l'éclat de sa naissance virginale et de ses miracles. Cette figure falote, indécise sur sa propre personnalité, ne saurait être d'inspiration chrétienne [2]. N'allons pas nous laisser égarer par les qualifications d'*Esprit de Dieu,* de *Verbe.* Si Mahomet les a empruntées au vocabulaire johannite, son interprétation réaliste le met à cent lieues du *Logos* de saint Jean. Nous ne craignons pas de le redire : «Même quand il s'exprime chrétiennement, il pense judaïquement» [3]. La note, indéniablement sympathique, accordée au Christ et à ses adhérents — principalement [4] accentuée dans les sourates médinoises — pourrait n'être qu'un artifice de polémique, suggéré au cours de la lutte passionnée contre la *Diaspora* du Ḥidjâz [5], tout spécialement par le désir de dégager sa cause d'Israël, si imprudemment exalté jusqu'alors par le Qoran.

Leszynsky [6] n'exagère pas en affirmant que le nom de Jésus, avec son orthographe suspecte de *ʿÎsâ* [7], ne se rencontre pas dans les plus anciennes sourates mecquoises, littéralement envahies par les souvenirs et la légende d'Abraham et de Moïse. La sourate XIX est la première à mentionner des personnages néo-testamentaires : Marie, Zacharie, Jean et Jésus. L'exégèse, *tafsîr,* musulmane rattache cette sourate à l'émigration abyssine. L'auteur peut fort bien les avoir connus par ses amis, les judéo-chrétiens d'Abyssinie, les compatriotes des fameux *Aḥâbîš,* esclaves, manœuvres, marchands et condottieri [8], qui remplissaient les quartiers et le bazar de la Mecque. Même remarque au sujet de l'Évangile : nous ne le trouvons nommé que dans les sourates

[1] Elle affirme sans cesse la nécessité de la preuve-miracle, que Mahomet se déclare impuissant à fournir pour lui-même.

[2] Cf. *Adaptation,* 178.

[3] *Adaptation,* 176-177. Dans sa *Chronique,* II, 403, le patriarche jacobite Michel le Syrien fait également partir Mahomet du judaïsme.

[4] Ou même exclusivement, puisque *Qoran* XXII, 17 est certainement médinois. Voir نصارى dans les *Concordances* du Qoran.

[5] Nous l'étudierons prochainement dans les *Recherches de sciences religieuses.*

[6] *Op. cit.,* 40.

[7] Dont on prouvera malaisément la provenance chrétienne.

[8] Cf. nos *Aḥâbîš et l'organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire,* dans *Journ. Asiat.,* 1916², 425-482 (cité ici comme *Aḥâbîš*). On rencontre également des mercenaires nègres armés dans les troupes du Prophète (I. S., *Ṭabaq.,* II¹, 90, 4). Comparez Djâḥiẓ, *Kitâb al-Ḥaiawân,* III, 12, bas. Remarquez سُودانك!

médinoises [1], quand Mahomet a depuis longtemps eu connaissance du Pentateuque et du Psautier [2]. Ces constatations ne doivent pas être négligées. Les traits sympathiques, subsistant dans la christologie qoranique, ne comportent donc pas la valeur imaginée par Wellhausen. Ils ne prouvent pas qu'en les consignant dans son recueil Mahomet ait entrevu un idéal supérieur au prophétisme de l'Ancien Testament. L'ensemble du tableau nous paraît postérieur à l'hégire et vise les Juifs, qui causèrent alors d'amères déceptions à Mahomet. N'avaient-ils pas «atrocement calomnié Marie», mère du Christ [3] ?

Wellhausen [4] table ensuite sur la qualification de *Ṣâbi,* donnée aux premiers musulmans dans la *Sîra* et les *Ṣaḥîḥ* [5]. Il croit y reconnaître les Mandéens et autres sectes *baptistes* de l'Asie Antérieure. Dans l'emploi de l'épithète *Ṣâbi* nous entrevoyons, nous, un simple artifice de rédaction, le recours aux archaïsmes, aux *nawâdir* ou *gharîb* «expressions rares» affectés par les *ṣawwâgh* [6] ou fabricants de ḥadîth, avec le dessein de donner à leur style une saveur d'antiquité, laquelle, dans leur opinion, بزعهم, devait constituer la meilleure preuve d'authenticité. Le procédé est maintenant assez connu [7] pour nous dispenser d'insister. Les compilateurs des *Mosnad* et des *Sonan,* après avoir fait de *ḥanîf* l'usage abusif que l'on sait, ont voulu exploiter dans leurs compositions un autre vocable qoranique, *Ṣâbi,* qu'ils ne se résignaient pas à laisser sans emploi. On ne doit pas l'oublier, leur but est moins historique qu'exégétique : traduire en anecdotes pittoresques «les allusions les plus obscures, les sous-entendus les moins intelligibles des versets, faire la chasse à l'anonyme, à l'impersonnel, si déconcertants dans la lecture des sourates» [8].

[1] La 48e et la 57e sont indubitablement postérieures à l'hégire.

[2] Voir ces vocables dans les *Concordances* du Qoran.

[3] *Qoran,* IV, 155; trait où il semble difficile de ne pas deviner une polémique antijuive.

[4] *Reste,* 236.

[5] Ibn al-Athîr, *Nihâia,* II, 248. Le vers de Labîd (*Agh.,* XV, 138) nous paraît douteux. Il doit justifier la conversion antidatée du poète (*Agh.* sigle pour *Aghânî*).

[6] Ibn al-Athîr, *Nihâia,* III, 5. Le vocable aurait été trouvé par Aboû Horaira, un des Benjamins du ḥadîth, à la faconde justement suspecte! *Fâṭima,* 55.

[7] Cf. *Fâṭima,* 27. Voir un exemple dans Moslim, *Ṣaḥîḥ*², II, 540-543, où abonde le *gharîb.* Autres cités dans notre *Califat de Yazîd Ier* (= *Yazîd*), 345. Ibn al-Athîr (*Nihâia,* III, 145, 3) mentionne des «ḥadîth qu'il faut croire sans en discuter la modalité», مما يُؤمَن بهِ وبامثالِهِ ولا يُدخَل فى كيفيتهِ.

[8] Avant-propos de *Fâṭima.* Comp. Ḏahabî, *Mizân,* II, 226, 10 etc. 339, bas, textes vagues du Qoran pour lesquels on a composé

Rakoûsyya[1], nom d'une secte chrétienne d'Orient, ne se rencontre que dans le ḥadîth de ʿAdî ibn Ḥâtim. S'il avait appartenu au lexique du Qoran, les traditionnistes n'auraient pas manqué de lui composer une petite littérature anecdotique[2], un dossier pseudo-historique. Avec ces préoccupations, le vocable Ṣâbi devait forcément attirer leur attention. Au lieu de songer aux Mandéens de la Babylonie — Mahomet ne paraît pas les avoir connus avant l'hégire[3], puisqu'il ne nomme les Ṣâbi que dans des versets médinois — les compilateurs ont comparé entre elles les trois mentions honorables accordées aux Ṣâbi dans le Qoran[4]. Ce recueil les présente en qualité de monothéistes; il les dit distincts des juifs et des chrétiens, admettant l'unité de Dieu et le jugement dernier, en d'autres termes, le credo de l'islam primitif. Rien n'empêchait donc, ont-ils conclu, de transformer la qualification de Ṣâbi en synonyme désignant, chez les contemporains du Prophète, les premiers disciples du Prophète.

Wellhausen n'a pas deviné ce manège, même après la mésaventure de Sprenger avec les *ḥanîf,* qu'il n'a pas manqué de relever[5]. Avant tout il n'aurait pas dû oublier que la pratique des ablutions date de Médine et fut empruntée aux Juifs de cette oasis[6]. Wellhausen convient[7] qu'« on n'en peut prouver l'existence chez les Mandéens ». S'il en est ainsi, on se demande ce qu'il subsiste du rapprochement imaginé entre les Mandéens, les Ṣâbi du Qoran et les premiers musulmans.

Nous serons encore plus expéditif à propos des *ḥanîf,* autre argument imaginé par Wellhausen. Il se figure en avoir renouvelé la portée, en supposant derrière ce vocable des « ascètes chrétiens », hypothèse branlante qu'il cherche à étayer sur des traductions extrêmement risquées de textes anciens. Nous avons eu fréquemment l'occasion d'exprimer notre sentiment[8] sur l'existence

des anecdotes destinées à en préciser le sens; et dans les *Ṣaḥîḥ* les paragraphes : باب فى قوله تعالى...

[1] Cf. *Mašriq* (articles Anastase, Cheikho, Lammens), VI, 574, 777, 928; VIII, 504; X, 1120; XI, 480. *Osd,* III, 392 bas, avec la note marginale : « secte tenant le milieu entre les chrétiens et les Ṣâbi ».

[2] Comme pour l'incise consacrée au miel (*Qoran,* xvi, 71) « remède pour l'humanité ».

[3] Ni peut-être après; rien ne prouve que Ṣâbi désigne les Mandéens de préférence à une autre secte orientale.

[4] ii, 59; v, 73 (simples doublets); xxii, 17 : verset médinois, cf. Nöldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns,* 214.

[5] *Reste,* 238.

[6] *Osd,* IV, 323, 324.

[7] *Reste,* 238.

[8] Cf. *Mahomet fut-il sincère?* p. 14; *La*

BIFAO 14 (1918), p. 191-230 Henri Lammens
Les Chrétiens à la Mecque à la veille de l'Hégire.

historique des *ḥanîf,* une des plus audacieuses inventions de la *Sîra* et des *Ṣaḥîḥ,* à l'effet de combler les vides de la préhistoire islamique, de créer des cadres et des fidèles au prétendu *dîn* d'Abraham, enfin des précurseurs à Mahomet. Cette épithète a rencontré une fortune prodigieuse. Dans le lexique du Qoran, *ḥanîf* est un simple adjectif, signifiant orthodoxe et plus habituellement monothéiste; en cette qualité il accompagne fréquemment, pour le déterminer, le vocable *musulman.* Jamais il n'a désigné une secte ou une catégorie de personnes. On pourra adopter ou repousser notre explication. Mais dans tous les exemples allégués par Wellhausen[1], le sens de *païen* s'adapte aussi bien, sinon mieux, que celui qu'il nous oppose. Ḥanîf est un de ces vocables détournés de leur sens primitif par l'auteur du Qoran[2]. Celui-ci paraît s'être rendu compte de cette déviation, laquelle pourrait avoir été intentionnelle. Dans le cliché qoranique si fréquent كان حنيفًا مسلمًا وما كان من المشركين[3], je traduis hardiment : «il était monothéiste musulman sans avoir rien de commun avec les polythéistes». Mahomet se souvenait donc vaguement du sens primitif de *ḥanîf,* et la correction وما كان — à moins d'y voir une puérile tautologie — s'efforce de l'écarter.

Plus faible encore nous paraît l'argument[4] tiré du jugement dernier. Le Qoran peut l'avoir emprunté aussi bien aux Juifs qu'aux Chrétiens. Enfin, nous n'avons jamais compris de quel droit on prête à «l'islam primitif une direction ascétique»[5], assertion également admise par Goldziher[6]. Les longues vigiles nocturnes, vantées par les sourates mecquoises, ont pu avoir été suggérées par la discipline du monachisme oriental. Dans le Qoran elles représentent de simples développements oratoires d'un thème, d'un idéal religieux, entrevu par Mahomet mais que lui-même — grand dormeur et dormeur

Chronologie de la Sira, 229; *Califat de Yazîd Ier* (= *Yazîd*); *Adaptation,* etc.

(1) *Reste,* 239-240. L'auteur affirme que *râhib* et *ḥanîf* sont des synonymes, et cela sur l'unique exemple de l'appellation de *râhib* accordée à Aboû ʿÂmir de Médine. Mais le ḥadith l'emploie indistinctement pour des Juifs et même des païens. Voir plus bas. Sur le *tarahhob* chez les *ḥanîf,* cf. Ibn al-Athîr, *Nihâia,* III, 18-19.

(2) Nöldeke, *Neue Beitr. zur semit. Sprachwissenschaft,* 23 etc.

(3) *Qoran,* II, 129; III, 60, 80; IV, 124; VI, 79, 162; X, 105; XVI, 121, 124; XXX, 29. Les *ḥanîf* apparaissent principalement dans les versets médinois.

(4) Adopté par Wensinck, *loc. cit.*

(5) *Reste,* 241.

(6) *Vorlesungen über den Islam,* 139. L'auteur recule parfois devant les conclusions contenues dans les prémisses des *Muhammedanische Studien.*

sonore[1] —, moins encore ses premiers Compagnons n'ont jamais songé à réaliser [2]. La prière, sa pratique, ne furent définitivement réglées qu'à Médine. Antérieurement elle demeurait un exercice recommandé, mais chacun priait où et quand il voulait. «Pendant la période mecquoise, dit excellemment Caetani, si l'on s'en tient au texte du Qoran, il paraît que le bon musulman pouvait se contenter de croire en Dieu et de renoncer au culte des idoles. A part cette vague croyance religieuse, il ne semble pas avoir été astreint à des observances rituelles précises [3] et jouissait d'une quasi totale liberté d'action [4].» Représenter les anciens musulmans, «Mahomet en tête, passant des nuits complètes en prières», c'est se mettre à la remorque de la Tradition [5], oublier que nous ne savons rien sur la période préhégirienne, que les descriptions accueillies par la *Sîra* et les *Ṭabaqât* sont des transcriptions anecdotiques d'exhortations pieuses contenues dans les sourates mecquoises. Wellhausen n'a-t-il pas concédé que «la période mecquoise de la *Sîra* a été complètement envahie, *überwuchert,* par la légende[6]»?

I

Pour aider à la solution de ces questions controversées, nous croyons utile d'examiner quelle était, à la veille de l'hégire, la situation et la proportion numérique des chrétiens dans la métropole des Qoraišites. Les évolutions de la pensée de Mahomet sur les données christologiques, l'époque tardive où il semble en avoir obtenu la première connaissance, insinuent que les chrétiens

[1] Dârimî, *Mosnad* (éd. lithogr.), p. 5, d. l.; Ḥanbal, *Mosnad,* I, 245, 343; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 187; Nasâ'î, *Sonan*, I, 111, 168; Ḏahabî, *Mizân*, III, 315; Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, C., I, 37, 43, 44, 171; VII, 148 (C. = édit. de Constantinople du *Ṣaḥîḥ*).

[2] A propos d'un de ces ḥadîth, comp. la note critique dans Ḏahabî, *Mizân*, I, 160 : حديث حسن غريب ولا يصحّ. Quand on parcourt dans Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, C., II, 41, etc. «le livre de la prière», on se représente la primitive communauté islamique comme une association monacale, passant les nuits à prier, à psalmodier. Aboû Daoûd (*Sonan*, I, 130, bas) avoue que ces prescriptions ont été abrogées. C'est un idéal (Ṭab., *Tafsîr,* XXIX, 68, 121).

[3] Ni prière commune ni jeûne prescrits.

[4] *Studî*, III, 67.

[5] Cf. *Osd*, III, 148, 162, 259.

[6] *Götting. gelehrt. Anzeiger,* 1913, p. 315 (citation empruntée à son compte rendu de *Fâṭima*).

n'ont pu s'y rencontrer en groupes compacts vers le temps où le Prophète se crut appelé à devenir le héraut du monothéisme pour ses concitoyens.

Un texte de Yaʿqoûbî engagerait à supposer le contraire. «Parmi les clans arabes chrétiens, nous dit ce compilateur, il faut mentionner ceux de Qoraiš», امّا مَن تنصّر مِن احياء العرب فقومٌ مِن قريش [1]. A la suite de cette assertion, si pleine de promesses, Yaʿqoûbî se contente de citer deux Qoraišites ayant donné des gages à la religion de l'Évangile, et parmi eux l'inévitable Waraqa, le propre cousin de Ḫadîdja [2]. Chiffre modeste, on en conviendra. Mais si l'on veut s'en tenir aux authentiques Qoraišites, nous sommes d'avis que dans leurs rangs le nombre des chrétiens demeura toujours restreint. Les sceptiques marchands mecquois se montraient trop attachés à leur religion peu encombrante et traditionnelle, «au culte hérité des ancêtres», ما وجدنا عليه اباءنا — ainsi les fait parler le Qoran [3] — pour céder à l'attrait d'une croyance exotique. Les compilations consacrées aux *Saḥâbîs*, Compagnons de Mahomet, où figurent par centaines les illustrations islamites apocryphes, citent un certain Šamʿoûn [4], chrétien ou juif — les Arabes avant l'hégire n'ayant pas eu l'habitude de porter des noms bibliques [5]. Mais sa qualité de Qoraišite a été justement contestée [6]. C'est au sein des colonies étrangères, fixées à la Mecque, qu'il faut aller chercher les disciples du Christ. Une des plus importantes fut incontestablement celle formée par les Abyssins; elle l'est demeurée jusqu'à nos jours.

La cité qoraišite releva, au moins temporairement, de la vice-royauté éthiopienne du Yémen. C'est la moins hasardée des conclusions à dégager de

[1] *Hist.*, I, 298, 1 (éd. Houtsma). Recueil intéressant pour l'étude des théories ʿalides, mais sans acribie pour les détails historiques.

[2] Ibn Hišâm, *Sîra*, 144, surnommé القس; Balâḏorî, *Ansâb Qoraiš* (ms. de Paris), 64. Le *Djâmiʿ al-Fawâʾid* (ms. Berlin, nº 1320), II, 144 *b*, énumère ses *manâqib*. Nous discuterons plus loin cette mystérieuse personnalité.

[3] v, 103; vii, 27, اذا فعلوا فاحشةً قالوا وجدنا عليها اباءنا, et *passim*, xxi, 54; xxxi, 20; xliii, 21, 22, etc.

[4] *Osd*, III, 260, bas. On le dit ici Azdî.

[5] Cf. *Fâṭima*, 3; A. Tammâm, *Ḥamâsa*, É., I, 189 (É. = édition d'Égypte).

[6] Cf. *Osd* (= *Osd al-ghâba*), III, 4. Dans *Osd*, V, 132, les Yoûsof, les Yoûnos sont des Ṣaḥâbîs douteux. Même remarque pour les Ibrahîm; cf. *Osd*, I, 40, etc., ils sont Médinois, *maulâs* ou douteux, pour ne pas ajouter apocryphes. Le Médinois Aboû Solaimân, avant l'hégire, devait être juif ou chrétien; *Agh.* (= *Kitâb al-Aghâni*), IV, 42 d. l. Dans *Osd*, II, 350, etc., les Ṣaḥâbîs du nom de Solaimân sont apocryphes ou leur nom a été changé; même remarque pour les Ismaʿîl (*Osd*, I, 79-80), pour les Yaḥyâ, etc.

l'épisode de l'*Éléphant,* popularisé par le Qoran. Nous ignorons la durée exacte de cette occupation abyssine dans le Tihâma. Mais son influence a dû s'exercer au profit du christianisme. C'était l'intérêt des nouveaux occupants, et la *Sîra* elle-même ne l'a pas compris différemment. Elle suppose tous les compagnons d'Abraha animés d'un ardent prosélytisme chrétien. Cette passion les aurait poussés, assure-t-elle, à tenter la destruction de la Kaʿba. Mais, même après le départ des conquérants africains, on trouve en grand nombre des Abyssins établis à la Mecque : esclaves, ouvriers et commerçants[1], sans parler des condottieri *Aḥâbîš.*

La *Sîra* s'en est souvenue à propos pour enrichir d'une anecdote la légendaire histoire du petit Mahomet. On n'arrivera jamais à dénombrer les trésors d'imagination dépensés par les auteurs de cette compilation, quand ils cherchent à voiler l'oubli, l'indifférence où les contemporains laissèrent végéter l'obscur orphelin hâšimite[2]. Le ḥadîth trahit parfois naïvement cet état d'esprit. «Un jour le calife ʿOmar fit appel aux souvenirs des visiteurs encombrant son antichambre et leur posa cette question : qui d'entre vous peut attester un détail se rapportant à la vie du Prophète antérieurement à sa vocation?», هل فيكم احد وقع اليه خبر من امر رسول الله صلعم في الجاهليّة قبل ظهوره[3]. Seul un Arabe âgé de 160 ans (*sic*) se trouva en mesure de répondre[4]. C'est une des raisons de l'intérêt témoigné par la tradition musulmane à la littérature apocryphe des *Moʿammaroûn* ou *Centenaires*[5]. La vaillante mémoire de ces vieillards décrépits doit combler l'énorme lacune chronologique séparant la «période de l'Éléphant» de la génération des *tâbiʿis,* ou successeurs des Compagnons, quand un demi-siècle après la mort du Maître s'éveilla le désir d'écrire son histoire. On s'est alors fort opportunément rappelé les compatriotes d'Abraha[6].

[1] Négresses à la Mecque (*Osd*, V, 475, 488); une d'elles est la ماشطة «coiffeuse» de Ḫadîdja (*Osd,* V, 584; comp. IV, 320).

[2] Les Banoû Hâšim demeurés eux-mêmes sans influence avant l'hégire.

[3] *Osd,* III, 52, bas.

[4] *Osd,* III, 53. A propos de l'âge des mohaddith, le chiffre de 160 ans est fréquent (voir Ḏahabî, *Mizân,* I, 80, 3; II, 107, bas; 254, etc.; «180 ans»; *ibid.,* I, 206, 2; 230).

[5] Cf. notre *Chronologie de la Sira,* 214. Attitude sceptique de Ḏahabî, *Mizân,* I, 248, 424; III, 125, etc., à l'égard de ces «centenaires». Sa réflexion, III, 213, 1 : انظر الى هذا الحيوان المتّهم... «vois cet animal (justement) suspect; il affirme, l'an 200 H., avoir vu ʿÂîša»!

[6] Il est mentionné par Qais ibn al-Ḫaṭîm, *Divan*, XIV, 15, avec l'épithète de Yéménite.

Ainsi donc, au moment précis où «la nourrice bédouine du petit Mahomet le ramenait du désert à la Mecque, elle se vit accostée par des chrétiens abyssins. Ceux-ci, ayant remarqué l'enfant, l'examinèrent avec la plus vive attention, puis s'adressant à la Bédouine : «Nous allons, dirent-ils, l'emmener avec «nous pour le conduire à notre roi. Un brillant avenir attend ce petit!» La nourrice éprouva toutes les peines du monde pour échapper aux mains» [1] de ces étrangers suspects.

Ce n'est pas la seule occasion où nous rencontrons des groupes d'Abyssins de passage à la Mecque. Ainsi une députation d'une vingtaine de chrétiens éthiopiens auraient éprouvé le besoin de venir présenter leurs hommages à Mahomet [2]. N'était-il pas «l'apôtre des noirs et des rouges» [3], en d'autres termes, de toute l'humanité? Rien n'empêche d'admettre qu'une caravane de marchands aksoumites aient senti la curiosité, à leur passage par la cité qoraišite, de visiter le réformateur arabe, affichant pour lors une vive sympathie pour l'Évangile et les *Scripturaires*. Ainsi agiront à leur tour les chrétiens de Nadjrân et leurs coreligionnaires de Ḥîra [4], si nous pouvons en croire la Tradition.

Dans l'Arabie occidentale, la Mecque était devenue un des plus importants marchés d'esclaves. C'était un commerce trop lucratif pour n'avoir pas allumé les convoitises des financiers qoraišites, des Maḫzoûmites surtout [5]. Les trafiquants de Qoraiš fréquentaient assidûment les rives africaines de l'Érythrée, pour y renouveler incessamment leur stock d'ébène vivante, les سُودان مكّة. C'est parmi les Abyssins que la Mecque recrutait en majorité ses troupes mercenaires, les fameux *Aḥâbîš* [6]. Cette dénomination [7] suffirait pour dénoncer leur nationalité [8]. Comment l'orientalisme ne s'en est-il pas douté plus tôt? Parmi le personnel des grandes familles mecquoises, on comptait de nombreux

[1] Ibn Hišâm, *Sîra*, 107.

[2] Ibn Hišâm, *Sîra*, 259, 2.

[3] Voir les *ḥadîth*, passim; nos *Études sur le règne du calife omaiyade Mo'âwia Ier*, 427, n. 1 (= *Mo'âwia*).

[4] Voir plus bas.

[5] Cf. nos *Aḥâbîš*, passim; notre article *Les grosses fortunes à la Mecque au siècle de l'hégire*, dans *L'Égypte contemporaine*, VIII, 25.

[6] Cf. les *Aḥâbîš et l'organisation militaire à la Mecque*.

[7] Comp. Ibn Baṭṭoûta, I, 278 : la garde de la mosquée de Médine est confiée à des فتيان من الاحابيش (Ibn Djobair, *Travels* ², 194).

[8] Wellhausen (*Reste*, 86) y reconnaît les alliés politiques de Qoraiš!

esclaves noirs [1], en qualité de serviteurs ou d'hommes de peine assujettis à la *ḍarîba,* taxe quotidienne [2]. Les *Ṣaḥîḥ* et les recueils canoniques n'ont pas manqué d'en introduire plusieurs dans la domesticité du Prophète. Citons Šaqrân, maulâ de Mahomet [3]. On pourra reprocher aux auteurs de ces recueils de n'avoir pas toujours gardé la discrétion souhaitable. Il paraît difficile d'admettre que parmi les familiers attachés au service d'Aboû'l Qâsim se soit rencontré le propre frère du négus [4]. Les crédules lecteurs des «ménologes» musulmans n'éprouvent aucune difficulté à y souscrire, ces compilations leur ayant déjà fait accepter la conversion à l'islam du négus lui-même [5]. N'affectent-ils pas de réunir autour du Prophète les plus fiers d'entre les *sayyd* arabes, les Moghîra ibn Šoʿba [6], les Aboû Moûsâ al-Ašʿarî, le futur calife Moʿâwia [7], tous empressés à lui rendre les services les moins reluisants? Ils devaient en outre renseigner la postérité sur les détails de l'existence intime du Maître, devenu le «beau modèle» اسوة حسنة des siens.

Quoi qu'on puisse en penser, cette foule d'Abyssins fixés à la Mecque [8] paraissent avoir montré un plus réel attachement à leurs croyances chrétiennes que le fameux nègre Bilâl, le muezzin-huissier de Mahomet et son frère désigné par les érudits musulmans par la *konia* d'Aboû Rowaiḥa, si caractéristique chez un nègre [9]. Ces sujets du négus ont vraisemblablement enrichi le vocabulaire qoraišite des termes abyssins qu'on y peut relever [10]. Il n'y a pas lieu de s'étonner si, après avoir longtemps fréquenté ces groupes africains, Mahomet et ses compagnons — nommons l'inévitable Aboû Horaira — aient retenu nombre de leurs expressions les plus usuelles [11]. On peut en retrouver

[1] Ibn Hišâm, *Sîra,* 267, esclave abyssine d'Omm Hâni; *Osd,* V, 554; Nubienne chez Fâṭima (*Osd,* V, 530).

[2] Cf. nos *Aḥâbîš.*

[3] *Osd,* III, 2-3. Une de ces négresses boit l'urine du Prophète, *Osd,* V, 408; sa gouvernante; *Osd,* V, 427, 567. Aboû Laqîṭ, abyssin ou nubien, son maulâ; *Osd,* V, 286.

[4] Cf. *Osd,* II, 144.

[5] Mahomet préside pour lui un service funèbre (*Osd,* V, 373). Fils du négus, esclave de ʿAlî, renonce à la succession royale (Samhoûdî, *Wafâ',* II, 349, haut). Pour l'islam du négus, cf. Boḥârî, *Saḥîḥ,* C., II, 71, 88, 89, 90, 91; Ibn al-Athîr, *Nihâia,* IV, 161, 5.

[6] Cf. notre *Ziâd ibn Abîhi,* p. 3; Nasâ'î, *Sonan,* É., I, 29, 30.

[7] Ḥanbal, *Mosnad,* IV, 101; *Agh.,* XVI, 34, 2; *Osd,* V, 8; Tirmiḏî, *Saḥîḥ* (Dehli), II, 212.

[8] Cf. Azraqî, Wüst., 97.

[9] Cf. *Aḥâbîš,* 434.

[10] Nöldeke, *Neue Beitr. zur semit. Sprachwiss.,* 31-66.

[11] Moslim, *Ṣaḥîḥ*², II, 189, 12 d. l.; *Osd,* V, 579.

dans le texte de la prétendue prière prononcée par le Prophète à l'occasion de la mort du négus[1]. Ainsi l'affirment du moins les rédacteurs de nos *Ṣaḥîḥ* loquaces. Nous n'aurons garde d'urger la signification de ces témoignages sujets à caution. Avec le même Aboû Horaira, un Dausite pourtant, Mahomet s'entretient en perse[2]. Sur son ordre, Zaid ibn Thâbit apprendra le syriaque à Médine[3]. Il n'est pas interdit de reconnaître en ces anecdotes la louche activité des *Šoʿoûbyya*[4], tous désireux de tirer le Prophète de leur côté et de leurs idiomes nationaux, qu'ils sentaient menacés par la suprématie de l'arabe au sein de l'islam[5]. Les Šoʿoûbyya, originaires ou protagonistes de l'Afrique nègre, ont voulu montrer que les hommes de couleur ne se montrèrent pas les derniers à deviner, à reconnaître la mission mondiale de Mahomet.

La *Sîra* ne tarit pas sur les multiples relations commerciales des Qoraiš avec l'Abyssinie. «Nous ne nous sommes établis à la Mecque, proclame Ṣafwân ibn Omayya, que dans le but de trafiquer avec l'Abyssinie et avec la Syrie[6].» Dans sa partialité chauvine, ce recueil oublie malheureusement d'appuyer sur l'activité économique déployée par les Éthiopiens en Arabie. Ces Africains trafiquaient alors avec les ports de l'Inde, et d'aussi audacieux navigateurs auraient négligé les marchés du Ḥidjâz, dont les séparait un simple bras de mer! A qui le fera-t-on croire? La marchandise suit le pavillon. Or la navigation entre la côte d'Afrique et l'Arabie occidentale[7] était tombée sous leur dépendance[8]. Nous le savons par les annales de la Mecque. Jamais pour les communications avec le royaume d'Aksoum, ces chroniques ne mentionnent un vaisseau arabe[9]. Les boutres abyssins venaient décharger sur la plage

(1) Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, É., IV, 254.

(2) Ṭab., *Tafsîr*, I, 199, 10.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, V, 182.

(4) Autres exemples dans Soyoûṭî, *Mauḍoûʿât*, I, 6 : «Allah se fâche, révèle les lois sévères en *arabe;* sinon, use du persan». Ḥadîth en sens contraire: *ibid.*, II, 151. Les Šoʿoûbyya revendiquaient l'égalité de tous les musulmans, sans distinction d'origine.

(5) L'arabe serait la langue du Paradis (cf. Ḏahabî, *Mizân*, I, 188). Par contre, les anges «porteurs du trône d'Allah parlent persan»; Ḏahabî, *Mizân*, I, 188; II, 227. Comp. *ibid.*, III, 220, une autre de leurs prétentions : «les Compagnons du Prophète étaient des Bédouins grossiers; nous les Persans, nous avons dégrossi la religion», نحن ابناء فارس فلخصنا هذا الدين. جمّنا

(6) Wâqidî, *Kr.*, 196.

(7) Comp. *Moʿâwia*, 48, 52-53, 270, 279.

(8) I. S., *Ṭabaq.*, I¹, 139, 12; à la page 93. 14 etc., on mentionne un capitaine de vaisseau «roûmî».

(9) Excepté peut-être(?) dans *Osd*, III, 345, bas. Dans le ʿ*ahd* de Aila sont mentionnés : Syriens, Yéménites et «gens de la mer» (= Abyssins, etc.); Ibn Hišâm, 902, bas.

de Šoʿaiba voisine de la Mecque [1], le port de Djidda étant de création plus récente.

Longtemps après la mort du Prophète, la crainte d'un débarquement des marins éthiopiens arrêtera tout développement en cette échelle maritime. Pour y encourager le séjour, on attribuera à Mahomet l'assurance que Djidda l'emporte sur «les principales portes du Paradis, à savoir Alexandrie, Ascalon [2]..., autant que la maison d'Allah (la Kaʿba) l'emporte sur les maisons ordinaires», فضل جدّة على هولاء كفضل بيت الله على سائر البيوت [3]. Djidda, cet enfer de l'Érythrée, comparée aux portes du ciel! Ce rapprochement en dit long.

*
* *

La Mecque entretenait des relations actives avec Nadjrân et les autres centres chrétiens du Yémen [4]. Ce mouvement explique la place considérable occupée par les Nadjrânites dans la *Sîra* et dans l'exégèse du Qoran [5]. Quand on a voulu nommer les «Scripturaires» ou *Kitâbîs,* figurant dans la scène traditionnelle de la *mobâhala* [6], spontanément les commentateurs ont pensé aux Nadjrânites. Apparemment leur présence à la Mecque ne devait pas constituer un fait exceptionnel. On leur doit sans doute la diffusion parmi les Qoraišites des tissus fabriqués dans l'industrieuse cité yéménite [7] et servant à voiler la Kaʿba et les bétyles-fétiches [8]. Après le *fatḥ* ou reddition de la Mecque, les insoumis de Qoraiš se réfugient à Nadjrân [9]. Ces dissidents en connaissaient donc le chemin et comptaient y rencontrer des sympathies.

En retour, on voit arriver dans la métropole du Tihâma les habitants de Nadjrân, نصارى من اهل نجران, venus pour discuter avec le Prophète. Ainsi assure

(1) I. S., *Ṭabaq.,* I¹, 136, 12; Ibn Hišâm, 223, bas. Plus souvent on naviguait directement entre le Yémen et l'Abyssinie (cf. *Osd,* V, 146, 1).

(2) Exposés aux insultes des escadres byzantines. Privilèges d'Ascalon : Ḏahabî, *Mîzân,* III, 170. Comp. I, 285; III, 260, bas, et dans la revue *Les Études,* 5 mars 1918, notre article *Au pays des Philistins,* p. 546.

(3) Ḏahabî, *Mîzân,* II, 154. Du vivant de Mahomet, les Abyssins attaquent la côte, voisine de la Mecque (I. S., *Ṭabaq.,* II¹, 118, haut).

(4) Cf. *Yazîd,* 329, etc.

(5) Cf. *Fâṭima,* 70, 76, 97.

(6) *Qoran,* III, 54; *Yazîd,* 344.

(7) *Fâṭima,* loc. cit.

(8) Qais ibn al-Ḫaṭîm, *Divan* (éd. Kowalski), V, 14.

(9) *Osd,* III, 159-160. Vers d'un évêque anonyme de Nadjrân; Djâḥiẓ, *Ḥaiawân,* III, 27.

gravement la *Sîra*[1], s'inspirant vraisemblablement des *Asbâb an-nozoûl,* commentaires anecdotiques du Qoran, où l'on prétend replacer dans un cadre pseudo-historique les moindres incises du وحي ou «révélation». Ces visiteurs étaient, pensons-nous, des représentants du commerce de l'active république chrétienne[2]. Leur présence a pu coïncider avec les importantes foires annuelles de ʿOkâẓ, de Ḏoû'l Madjâz. Un de ces chrétiens nadjrânites, ʿAbda ibn Moshir (مُسْهِر), est signalé comme s'étant entretenu avec le Prophète. Son nom a été recueilli par les Encyclopédies, consacrées aux *Compagnons,* toujours en quête de nouveaux titulaires pour grossir[3] leurs compilations. Interrogé sur sa patrie, ʿAbda répondit en désignant «la Kaʿba de Nadjrân»[4]. C'était le nom de la principale église de cette ville, sanctuaire célèbre dans toute l'Arabie[5]. Ces foires se tenaient pendant les deux mois précédant le grand pèlerinage. Elles étaient fréquentées par les nomades et les trafiquants des quatre coins de la vaste Péninsule. Les marchands chrétiens de Ḥîra, l'important marché de la vallée inférieure de l'Euphrate, ont dû paraître à ʿOkâẓ, s'y trouver mêlés à la caravane officielle expédiée annuellement par le suzerain de leurs phylarques lahmides, le roi de Perse. La dernière en date des foires du Tihâma, celle de Ḏoû'l Madjâz, précédait immédiatement l'ouverture du pèlerinage; Minâ appartenait au *ḥaram,* territoire sacré de la Mecque. Parmi les pèlerins et les marchands, bien peu sans doute prenaient le chemin du retour, sans avoir visité les échoppes et les banques de la métropole qoraišite. Elle fut peut-être du nombre, la mission envoyée par l'évêque de Ḥîra pour s'informer[6] sur place de la doctrine de Mahomet[7]. Nous sommes donc autorisé à

[1] Ibn Hišâm, *Sîra,* 259.

[2] *Osd,* IV, 256. L'évêque de Nadjrân visite Mahomet à la Mecque (*Osd, ibid.*).

[3] Au moyen de quels artifices, voir *Aḥâbîš,* 434, n. 2. Ajoutez dans *Osd,* IV, Ṣaḥâbîs *dédoublés,* 51, 105, 109, 115, 129, 142, 145, 152, 200, 205, 218, 226, 229, 235, 247, 267 etc.; *triplés,* 85, 181, 193; *quadruplés,* 170-171. Autres exemples de triplicata parmi les *Compagnons : Osd,* V, 219, 294-295; 430, 553, 553, 577, 578.

[4] *Osd,* III, 337, 10 d. l. On cite également la «Kaʿba de Ṭâïf...» (Goldziher, *Ẓâhiriten,* 132, n. 2). Que vaut cette terminologie?

[5] Cf. *Yazîd,* 340. Ḏoû'l Ḫalaṣa, également appelé «la Kaʿba du Yémen» (Boḫârî, *Ṣaḥîḥ,* C., VII, 152). On soupçonne un cliché.

[6] C'est la version de la Tradition. Plus bas pourtant nous verrons ʿAddâs, fixé à la Mecque, ignorer la mission de Mahomet. Que penser des gens de Ḥîra?

[7] *Osd,* IV, 244, 8 d. l. Cette légende le dit marié.

supposer pour sa ville natale un va-et-vient incessant de chrétiens venus du dehors.

*
* *

Au nombre des esclaves réunis à la Mecque, les Éthiopiens ne se trouvaient pas seuls représentés [1]. Les ennemis de Mahomet l'accusaient [2] de s'inspirer, pour la compilation de ses sourates, auprès d'étrangers parlant un idiome exotique, لسان اعجمي. « Soir et matin ils lui détaillaient les légendes », اساطير الاوّلين, dont les rédactions incohérentes ont été accueillies par le Qoran. Parmi ces étrangers, les *Asbâb an-nozoûl* nomment des esclaves de ʿAin at-tamr en Mésopotamie [3]. Un autre de ces esclaves, également étrangers à l'Arabie, *aʿdjamî,* et fréquentés par le Prophète, appartenait, assure-t-on, à la *famille,* ou domesticité des Maḫzoûm [4]. Cette précision ne témoigne pas d'un effort d'esprit considérable chez les *moḥaddith* « traditionnistes ». Pour l'imaginer, il leur a suffi de se rappeler combien ce clan qoraišite s'adonnait à l'esclavagisme.

Par la chronique de la vie intime du Prophète, nous connaissons l'existence d'esclaves égyptiens des deux sexes dans les centres urbains du Ḥidjâz. Plusieurs auraient accompagné en Arabie la belle Mâryya, concubine d'Aboû'l Qâsim [5]. Un esclave copte, d'abord propriété de ʿAbbâs, fut cédé par ce banquier à son neveu Mahomet [6]. Une autre esclave, grecque d'origine, habita le harem du même ʿAbbâs [7]. Une affranchie, *maulât,* nommée Mâryya — donc juive ou chrétienne [8] — se souvenait d'avoir connu le légendaire *ḥanîf*

[1] Quoique formant la grande majorité de la population servile.

[2] Par exemple *Qoran,* xvi, 105; xxv, 5, 6. Caetani (*Annali,* I, 235) entrevoit l'influence exercée par Zaid ibn Ḥâritha, esclave kalbite (donc christianisé), devenu fils adoptif de Mahomet. Elle expliquerait sa fortune prodigieuse dans la *Sîra;* cf. *Fâṭima,* 27, 40, etc.

[3] Wâḥidî, *Asbâb an-nozoûl,* 212, 5.

[4] *Osd,* III, 131, 10. Ancienne esclave grecque, affranchie des Maḫzoûm; *Osd,* V, 462; autre Grecque de condition servile; *Osd,* V, 194, 7 d. l.

[5] *Osd,* IV, 268; autres esclaves coptes à Médine (*Osd,* V, 128; IV, 342, bas). Tadros (donc un Copte), maulâ mecquois de Ḥizâm ibn Ḥakîm (Ḏahabî, III, 134, bas).

[6] *Osd,* I, 77.

[7] *Osd,* I, 212; IV, 232.

[8] Les Arabes préislamites païens n'ayant pas connu l'usage des noms bibliques, le Médinois Aboû Ḥanna devait être d'origine juive (I. S., *Ṭabaq.,* III², 45-46); Sâra, nom de femme à Médine (*ibid.,* 54, 21).

Zaid ibn ʿAmrou[1]. Parmi les affranchis de l'influent Qoraišite Ṣafwân ibn Omayya, on distinguait un certain Nasṭâs ou Anastase; évidemment un chrétien, le nom l'indique suffisamment[2]. Chrétiens encore Mînâ ou Menas, غير مُنْسوب — c'est-à-dire n'appartenant à aucune tribu arabe — qui rencontra Mahomet auprès du Ḥidjr, et Yoḥannas ou Jean, l'esclave de Ṣohaib[3], ce dernier lui-même d'origine syrienne. Ajoutons un certain «Nasṭoûr (Nestor) ar-roûmi, le Byzantin». Son fils Djaʿfar prétendait avoir, au cours d'un voyage en compagnie du Prophète, ramassé son fouet. En retour de ce service, celui-ci pria Allah de prolonger l'existence du charitable disciple. «A la suite de ce vœu, affirme Djaʿfar, j'ai survécu 320 ans au Prophète.» Ce Djaʿfar, reprend à son tour Ḏahabî, l'honnête auteur du *Mîzân al-iʿtidâl* (I, 194) «ne mérite pas qu'on s'arrête à réfuter ses mensonges», هو اسْقَط مِن ان يُشتغَل بكذبِهِ[4].

Nous rencontrons de même, fixé à la Mecque, Forât ibn Ḥayyân, un des plus habiles conducteurs de caravane à cette époque[5], le type du *dalîl* «guide» capable de diriger, «les yeux fermés», à travers les solitudes les plus inhospitalières. Forât appartenait à la tribu bakrite des Banoû ʿIdjl, demeurés chrétiens longtemps après l'hégire[6]. Il s'était rallié en qualité de *ḥalîf* au clan qoraišite de Sahm. Un des plus intimes amis de Mahomet, vraisemblablement un de ses premiers bailleurs de fonds, fut Ṣohaib ibn Sinân, surnommé le *Roûmî,* le Byzantin, parce que originaire des provinces syro-mésopotamiennes de l'empire grec[7]. D'abord associé du riche financier Ibn Djodʿân, Ṣohaib réussit à se créer à la Mecque une situation fort enviable de fortune.

[1] *Osd,* I, 387. Ḥanna fille de ʿAbdmanâf (I. S., *Ṭabaq.,* I¹, 43, 5).

[2] *Agh.,* IV, 42; Ibn Hišâm, *Sîra,* 640; *Osd,* II, 230; Wâqidî, Kr., 353, 1.

[3] *Osd,* III, 32; IV, 427; Samhoûdî, *Wafâʾ,* I, 280; Ḏahabî, III, 225. Femme perse fixée à la Mecque (*Osd,* V, 402, 10). Le mari de Somayya, mère du Ṣaḥâbî ʿAmmâr, était un esclave grec (*Osd,* V, 481). Prédiction de Mahomet relative à la future multiplication des esclaves grecques et perses (Samhoûdî, *Wafâʾ,* I, 87, 5).

[4] Dans le volume III, 230, Ḏahabî nie simplement son existence, conclusion plus logique. A la ligne 6, lire سوط «fouet», au lieu de صوت «voix». A la page 201 il le qualifie de طَير غريب متهم بالكذب «oiseau fantastique soupçonné de mensonge». Nous avons cité plus haut une locution synonyme, trahissant le scepticisme judicieux de ce critique musulman.

[5] I. S., *Ṭabaq.,* II¹, 7, l. 27, كان مقيمًا بمكّة; d'après Aboû Daoûd, *Sonan,* I, 262, aurait été ḥalîf des Anṣârs (??); blessé à Badr (*Ṭabaq.,* II, 7-8).

[6] Cf. notre *Moʿâwia,* 436.

[7] *Osd,* III, 30-31. «Il était extrêmement rouge, ce qui lui valut l'épithète de Roûmî» (Balâḏorî, *Ansâb,* 110, *b*).

Lorsqu'au lendemain de l'hégire il songea à rejoindre Mahomet réfugié à Médine, les Qoraiš voulurent l'intimider : «Tu n'étais, lui dirent-ils, qu'un gueux à ton arrivée dans notre ville et te voilà à la tête de capitaux considérables amassés parmi nous» [1].

Au début de sa mission, le Prophète, chargé de gérer la maison commerciale de sa femme Ḫadîdja, aimait à fréquenter les foires [2] du Ḥidjâz dans l'espoir d'y recruter des adhérents. Cette démarche a pu lui avoir été suggérée par l'exemple des missionnaires et des moines chrétiens, visitant dans la même intention les grandes réunions des nomades. Ainsi le mythique Qoss ibn Sâʿida aurait prêché à ʿOkâẓ [3]. Mahomet croyait même se rappeler y avoir jadis entendu un sermon du célèbre prédicateur. En son enfance, le même Mahomet avait été guéri par un moine oculiste يعالج الاعين d'un mal d'yeux [4]. Ce religieux s'appelait Samîʿ et aurait traité son petit patient en lui appliquant de la poussière du mont Sinaï [5]. La présence des médecins et des charlatans [6] ne peut être mise en question pour ʿOkâẓ et pour les autres foires arabes. Ces anecdotes prétendent traduire en traits pittoresques et vivants plusieurs tendances distinctes : la licéité du recours à un spécialiste infidèle — ces *ḥadîth* sont contemporains de l'époque où les grands médecins étaient tous juifs ou chrétiens — subsidiairement illustrer les sympathies monacales d'Aboû'l Qâsim attestées par le Qoran [7]. Ainsi les *Ṣaḥîḥ* feront, sur l'ordre de Mahomet, confier le traitement de Saʿd ibn Abi Waqqâṣ, du collège des *Mobaššara* ou Prédestinés, au thaqafite infidèle Ḥârith ibn Kalada, «le médecin par excellence de l'Arabie». Plus intéressant, sinon mieux assuré, est le séjour d'un stylite signalé à la Mecque vers cette époque [8]. On aimerait à apprendre si

[1] Ibn Hišâm, *Sîra*, 321, bas.

[2] Ses adversaires en font la remarque; *Qoran*, xxv, 8, 22; cf. Ḏahabî, *Mîzân*, II, 105; notre *Fâṭima*, 95.

[3] *Agh.*, XIV, 41-42; *Šoʿarâʾ* (Cheikho), 211-218; Soyoûṭî, *Al-Aḥâdîth al-mauḍoûʿa*, 95-100.

[4] Ibn Djauzî, *Wafâʾ* (ms. de Leyde), p. 31*b*; autre prêtre oculiste; *Agh.*, XI, 43, 3.

[5] *Madjmoûʿa* (ms. de Berlin, n° 9623).

[6] Médecin ambulant propose à Mahomet de guérir ʿÂiša ensorcelée (Ibn Ḥanbal, VI, 40).

[7] Voir iii, 109; v, 85; lvii, 19, etc. Les médecins sont juifs ou chrétiens (Caetani, *Annali*, année 11, par. 27, n. 1; cf. *Moʿâwia*, 9; Djâḥiẓ, *Avares*, 109). Religieux chrétiens soignent la rage (Maqdisî, *Géogr.*, 146, 16).

[8] Mofaḍḍal, *Al-Fâḫir* (éd. Storey), 235, 236; la légende paraît conserver le souvenir d'un représentant du stylitisme, très admiré des Bédouins.

son éloquence [1] reproduisit la fougue oratoire du grand patron de la corporation des stylites, saint Siméon l'Ancien, évangélisant dans l'Antiochène les Sarrasins accourus au pied de sa colonne. Les couvents, les ermitages chrétiens ne faisaient pas défaut dans l'Arabie occidentale, principalement au nord du Ḥidjâz, le long de la route commerciale menant en Syrie [2], aux approches du *limes*, dans la région des oasis et palmeraies du Wâdi'l Qorâ et à Madian [3], sans doute aussi à Taboûk. Dans cette dernière oasis séjourna jusqu'après la bataille de Moûta un poste d'auxiliaires ghassânides au service de l'empire byzantin [4]. Nous savons par ailleurs que le clergé des chrétientés arabes se recrutait exclusivement dans les rangs des moines [5]. Seuls ces hommes, formés de par leur vocation à toutes les privations, étaient en mesure d'affronter les épreuves d'un aussi crucifiant ministère que l'évangélisation au désert.

*
* *

Les marchands de Syrie approvisionnaient de céréales, d'huile et de vin l'agglomération qoraišite [6], fixée dans «une vallée offrant l'image de la plus désolante stérilité», وادٍ لا زرع فيه [7]. Même dans l'oasis médinoise, où l'on parvenait à récolter de l'orge [8], le froment était importé du Nord [9]. La vente sur place se trouvait entièrement monopolisée par les Juifs de Yathrib, infiniment plus entreprenants, mieux pourvus de capitaux que leurs concitoyens arabes, les Anṣârs indolents. Mais l'importation du blé à la Mecque, un marché autrement considérable que celui de Médine, était concentrée entre les mains

(1) Cf. spécimens cités, *Al-Fâḫir*, loc. cit., et composés d'après le *sadj'* qoranique.

(2) Cf. notre article *L'ancienne frontière entre la Syrie et le Ḥidjâz*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, XIV, 95.

(3) Cf. *Berceau*, I, 189-190; Ṭab., *Tafsîr*, VII, 4, 1.

(4) *Ancienne frontière*, 86; *Osd*, V, 176, 9.

(5) Cf. *Yazîd*, 340; *Osd*, III, 63, 3. Moine-curé, un Arabe de Ṭayy; Nasâ'î, *Sonan*, I, 114; moines dans l'île de Socotora; Hamdânî, *Djazîra*, 53, 5-6.

(6) Le Syrien Tamîm ad-dârî vend de l'huile et des lampes; cf. *Osd*, V, 145. Azraqî W., 375, 7 d. l. Kisân, Ṣaḥâbî ancien marchand de vin originaire de Damas; *Osd*, IV, 258.

(7) *Qoran*, xiv, 40.

(8) *Osd*, II, 189.

(9) Du Balqâ', du Ḥaurân, grandes régions frumentaires de l'Arabie occidentale. A Médine, au temps du Prophète, le pain de froment est une rareté (Ḏahabî, *Mîzân*, III, 244).

des *Anbâṭ* ou indigènes de Syrie. Ces chrétiens ont dû y posséder des entrepôts, des magasins, formant une sorte de bazar, peut-être une église ou chapelle. Il est question de l'arrivée à la Mecque d'un *šammâs,* sans doute un étranger, puisque son exotique beauté produisit sensation parmi la population de la cité [1], dont la tradition s'accorde pourtant à vanter les charmes physiques [2]. Dans les anciens ḥadîth, le vocable *šammâs* désigne fréquemment le prêtre chrétien [3]. Ces textes, intentionnellement farcis de vocables archaïques, les distinguent nettement des moines proprement dits, les *rohbân* ou اصحاب الصوامع «possesseurs d'ermitages» [4]. ʿAddâs, l'esclave chrétien de l'Omayyade ʿOtba ibn Rabîʿa, celui-là même qui accueillit le Prophète en visite à Ṭâif, s'est vu étourdiment transformé par Sprenger [5] en «a monk of Niniveh» [6]. A ce Mésopotamien, vendu en Arabie, nous ignorons à la suite de quelles aventures, les recueils musulmans accordent l'eulogie de la *tarḍia,* après avoir inséré son nom dans les recueils réservés aux Ṣaḥâbîs [7]. Il aurait entouré d'une enceinte en pierres, حوّط بحجارة, tous les *masdjid* ou *moṣallâ,* où le Prophète était censé avoir accompli ses dévotions dans les montagnes du Sarât [8]. Apparemment la sceptique population de Ṭâif s'était déchargée de ce soin pieux sur un esclave omayyade.

Les *kâhin* ou devins jouent un rôle prépondérant dans les *Dalâ'il an-nobouwa* ou «preuves de la mission» de Mahomet. A ce titre, le ḥadîth leur voue une attention spéciale. Ce recueil cite donc «le *kâhin* chrétien Ma'moûn ibn Moʿâwia, très versé dans son art et dans la connaissance des augures. Un aigle [9] venait à intervalles réguliers le visiter et, à la suite de ces entrevues,

(1) Ibn Hišâm, *Sîra,* 489; comp. 349, 7 d. l.; *Osd,* III, 375, bas.

(2) Comp. notre *Yazîd,* 58; *Osd,* IV, 148, bas.

(3) Comparer les recommandations du calife Aboû Bakr à Yazîd : «tu rencontreras des hommes (قد فحصوا رؤسهم فهم الشمامسة قد حلقوا رؤسهم) à la tête rasée» (Aboû ʿObaid, *Gharîb al-ḥadîth* [ms. Kuprulu, 212 *a*]). L'évêque quitte son costume noir et revêt des habits blancs pour célébrer la liturgie (*Osd,* III, 41, 8 d. l.).

(4) اصحاب الصوامع فانه يعنى الرهبان (Aboû ʿObaid, *loc. cit.*). Pour la tonsure cléricale, voir également Ibn al-Athîr, *Nihâia,* I, 271.

(5) *Life of Mohammed* (Allahabad, 1851), p. 99. Cf. Samhoûdî, *Wafâ',* II, 186, 5, où il est appelé عديس (ʿOdais?).

(6) Sur la foi de *Sira ḥalabyya,* I, 260, qui en fait un «vieux moine» quand Ḫadîdja le consulte pour la première fois. Pour devenir Ṣaḥâbî il a pourtant dû survivre au fatḥ de la Mecque.

(7) Cf. ʿOdjaimî, *Aḫbâr Ṭâif* (ms. Biblioth. Sultanienne du Caire), p. 19, *a*.

(8) *Osd,* III, 389-390.

(9) Le *tâbiʿ,* génie familier des kâhin, prend volontiers la forme d'oiseaux.

Ma'moûn se trouvait en mesure de prédire l'avenir. Un jour de Vendredi, le génie familier se présenta comme de coutume et le *kâhin* annonça l'avènement imminent du Prophète.» Par malheur, le récit de cette aventure d'un caractère si manifestement légendaire [1], prêtée à un Ṣaḥâbî imaginaire de 160 ans [2], oublie de préciser si le devin chrétien habitait la Mecque ou un autre canton du Tihâma [3]. Quelque opinion qu'on adopte sur la valeur de cette littérature apocryphe, où défilent les ministres du culte chrétien, rien n'autorise à supposer l'existence à la Mecque d'une hiérarchie ecclésiastique organisée [4].

Ainsi ʿAbdalmoṭṭalib s'entretient au pied de la Kaʿba «avec un évêque اسقف, à savoir un chef des chrétiens», ajoute candidement le narrateur. L'aïeul du Prophète amène son interlocuteur à lui détailler d'avance l'histoire merveilleuse de son petit-fils [5]. Inutile de se demander quel était ce prélat ni à quelle église d'Arabie il se trouvait préposé. Ce serait témoigner d'une déférence imméritée pour l'imagination créatrice des rédacteurs de la *Sîra.* Comme précédemment ses collègues de Nadjrân et de Ḥîra, l'intervention de l'évêque anonyme doit attester le retentissement profond produit dans toute la Péninsule par l'avènement du Prophète national. Moins encore semble-t-il permis de tabler sur le titre fantaisiste de قِسّ «prêtre», accordé à Waraqa ibn Naufal [6]. Le sens de cette appellation ne doit pas être urgé, pas plus que celui de *râhib* «moine» [7], porté par le Médinois Aboû ʿÂmir, père du martyr de Oḥod, Ḥanẓala *ghasîl al-malâ'ika.*

Les marchands étrangers, fixés à la Mecque, quand ils n'étaient pas affiliés, *ḥalîf* [8], à un clan qoraišite, s'y trouvaient assujettis au payement d'une capitation [9]. Cette fiscalité est confirmée par un passage du *Kitâb al-Ḫarâdj* de

(1) Comp. le kâhin chrétien Satîḥ (Ibn Hišâm, 9, 28, 45, 47).

(2) Pour ce chiffre, voir précédemment.

(3) *Osd,* III, 53, haut.

(4) Comp. pourtant Cheikho, *Christianisme en Arabie,* I, 117, où *Agh.* XIII, 109, doit se lire لا سَقَّف عليهِ et non لِأُسْقُفٍ عليهِ. Aboû Qais Ṣorma, cité *ibid.* 120, était un Anṣârien, non un Qoraišite (cf. notre *Chronologie de la Sira,* 228-231). Le *Taqwîm* nestorien place un évêché à Médine, mais garde le silence sur la Mecque. Ce *Taqwîm* est un apocryphe très moderne.

(5) Fayyoûmî, *Aḫbâr,* p. 5, *a* (ms. ʿÂšir effendi, Stamboul).

(6) Voir précédemment (Balâḏorî, *Ansâb,* 64).

(7) ترهّب، تألّه، تحنّف et تحنّث indiquent les formes diverses de l'ascétisme chez les anciens Arabes; *Osd,* V, 200, *râhib* pour un personnage biblique. Accordé à un païen Aboû Ṣaifî ar-Râhib, fixé à la Mecque (*Osd,* V, 475).

(8) Lesquels coopéraient aux dépenses générales du clan, à la *dya* ou rachat du talion, des captifs, etc.

(9) Droits de séjour, licence de commercer, etc.

Yaḥyâ ibn Âdam. On y voit le Prophète imposer la taxe annuelle d'un *dînâr* ou *aureus* byzantin à un chrétien, vraisemblablement un trafiquant non arabe, ضرب رسول الله صلعم على نصرانى بمكّة دينارًا كلّ سنة [1]. Devenu maître de sa ville natale, Mahomet s'empressa d'en adopter les institutions financières. Par ailleurs le renseignement est destiné à légitimer le régime fiscal du califat à l'égard des tributaires [2], et cette considération pratique lui a valu d'être consigné dans les traités concernant la matière. Mais à l'encontre de la législation islamique postérieure, chez les anciens Qoraišites, la taxe frappait non le chrétien ou le juif, mais les commerçants du dehors, en leur qualité d'étrangers.

II

En dehors du commerce, ces étrangers [3] exerçaient les métiers, les professions les plus disparates : bouchers, forgerons, poseurs de ventouses. Nous savons par l'histoire d'Aboû Lou'lou'a, sous le califat de ʿOmar, l'habileté professionnelle, les aptitudes variées de ces artisans, esclaves ou affranchis [4]. C'est un menuisier copte ou grec qui aurait, plusieurs années avant la vocation de Mahomet, charpenté la terrasse de la Kaʿba [5], demeurée jusque-là sans toit, لا سقف عليه. L'entreprenante famille des Maẖzoûm employait des centaines d'esclaves abyssins dans la préparation industrielle des matières premières importées de leurs factoreries du Yémen. Aux périodes de crise politique, on s'empressait d'armer ces ilotes étrangers [6], et les Banoû Maẖzoûm en firent la proposition à Mahomet, peu de jours avant la bataille de Ḥonain. Aboû'l Qâsim refusa d'y accéder [7]. Se défiait-il du loyalisme de ces noirs [8], dont il avait éprouvé la bouillante valeur à la journée de Oḥod?

(1) *Kitâb al-H̱arâdj*, 53. Cf. I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 39.

(2) Le *ẖarâdj* ou *djizia* dont le principe est tout différent.

(3) Toujours appelés علوج (*Osd*, IV, 75). Au temps du Prophète, Médine ne possédait qu'un seul *nadjdjâr* (Samhoûdî, *Wafâ'*, I, 280).

(4) *Osd*, IV, 76, 11; 226, d. l. Armurier chrétien du Prophète (*Osd*, IV, 348). Esclave charpentier (*ibid.*, V, 507); un nègre sculpteur d'idoles (*sic*) à Médine (*ibid.*, V, 591). Esclave savetier (*Osd*, V, 124).

(5) Ibn Hišâm, *Sîra*, 122; *Osd*, I, 163; *Chroniken*, W., III, 50; *Sîra ḥalabyya*, I, 155; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 282; Samhoûdî, *op. cit.*, I, 280. Le nom *Baqoûm*, Pacôme, indique plutôt la nationalité copte.

(6) Cf. nos *Aḥâbîš*, 473 et *passim*.

(7) *Agh.*, I, 32, 4, etc.

(8) Parce que chrétiens?

Antérieurement à l'hégire, le Prophète aimait à visiter les échoppes où travaillaient les ouvriers chrétiens. Il allait, prétendaient ses adversaires, chercher des inspirations dans ces humbles milieux [1]. Le Réformateur se défendit assez faiblement contre ces rumeurs malveillantes. «Mon Qoran, répliqua-t-il, est composé en une langue très pure, tandis que mes prétendus informateurs balbutient péniblement notre idiome [2].» Aboû'l Qâsim voulait-il donner le change? Il est permis de se le demander. Les critiques des Qoraišites constataient un fait, visaient le fond de sa doctrine, à laquelle ils déniaient le mérite de l'originalité [3]. Le polémiste leur répond en déplaçant la question sur le terrain linguistique. Plus tard, se sentant plus fort, il adoptera une attitude plus franche. Il défiera «les hommes et les *djinn*», tout l'univers enfin, de composer une seule sourate capable de soutenir la comparaison avec les siennes [4]. Cette controverse offre pour notre sujet un intérêt incontestable. Elle témoigne de la présence à la Mecque d'un groupe d'étrangers [5] monothéistes, fréquentés par Mahomet. Ce dernier n'essaye pas même de nier cette assiduité, sans bonne grâce d'ailleurs. Nous ne songerions pas davantage à le chicaner sur les manipulations très personnelles auxquelles son esprit a soumis les renseignements historiques et doctrinaux obtenus par le canal de ces informateurs de fortune. Au remaniement de Mahomet nous devons le «miracle» musulman, «l'insupérabilité» إعجاز du Qoran, l'incontestable maîtrise philologique prouvée par l'auteur de ce recueil. Remercions-le de nous avoir incidemment renseignés sur l'origine ethnographique de ses amis monothéistes, tous étrangers au domaine géographique de l'arabe classique, le Ḥidjâz et le Nadjd. La pureté de l'arabe, Mahomet ne pouvait l'exiger des chrétiens de Ḥîra et de Nadjrân, pas davantage des *Anbâṭ* ou Arabes aramaïsés de Syrie, ni même des nomades superficiellement christianisés vaguant sur les confins du *limes* syro-mésopotamien — tels les Banoû Kalb [6]. Ces derniers usaient

[1] *Qoran*, XVI, 105; XXV, 5.

[2] *Qoran*, XVI, 105.

[3] En lui reprochant de débiter de «vieilles histoires» (*Qoran*, VI, 25; VIII, 31; XVI, 26; XXIII, 85; XXV, 6; XXVII, 70; XLVI, 16; LXVIII, 15; LXXXIII, 13).

[4] Cf. notre *Mahomet fut-il sincère?* p. 17.

[5] Rareté des esclaves juifs au Ḥidjâz; nous en traiterons ailleurs, dans un travail destiné à paraître prochainement dans les *Recherches de sciences religieuses*.

[6] Auxquels se rattachait son fils adoptif Zaid ibn Ḥâritha. Il a dû être plus âgé que Mahomet, puisqu'il épousa la gouvernante, حاضنة, de ce dernier (cf. *Mo'âwia*, 413), la négresse Omm Aiman.

d'un dialecte mêlé, et chez eux, antérieurement à l'hégire, on ne rencontra jamais un poète de valeur, puisque Zohair ibn Djanâb appartient au domaine de la légende [1] créée pendant la période omayyade.

Outre leur habileté manuelle, les étrangers fixés à la Mecque s'étaient assuré le monopole des arts et des professions libérales supposant des connaissances techniques ou une formation scientifique, toujours rares parmi les Arabes, surtout à cette époque reculée. Des compilateurs — nous pouvons citer Ibn Rosteh [2] et Ibn Qotaiba [3] — nous ont conservé la liste des métiers exercés par les *ašrâf,* patriciens de Qoraiš. On y rencontre des Omayyades, des Maḫzoûmites faisant partie des syndicats de forgerons, de tailleurs, de bouchers, etc. Il nous paraît difficile de méconnaître dans cette érudition suspecte l'intervention des Šoʿoûbyya, farouches partisans de l'égalité politique pour tous les musulmans, et leur désir d'humilier les prétentions aristocratiques des maîtres qoraišites. Dans l'ancienne satire on rencontre peu de qualificatifs aussi redoutés que celui de *qain* « forgeron » [4]; Ibn Rosteh a négligé de s'en souvenir, en transcrivant sa liste. Cette distraction doit sembler encore plus surprenante chez Ibn Qotaiba, le fanatique auteur du *Kitâb al-ʿArab,* apologie consacrée à établir la prééminence absolue de la race arabe, *über alles!*

Les médecins, les chirurgiens, les dentistes, sortaient donc des milieux chrétiens. Dans ce pays de razzias incessantes, parmi ce peuple à l'humeur vindicative, où l'individu devait accepter d'être enclume ou marteau, l'habileté de ces spécialistes ne pouvait passer pour une sinécure. On leur attribuait des opérations passablement délicates. Ainsi ils remplaçaient en or ou en argent [5] les nez coupés [6]; ils aurifiaient les dents ou rajustaient au moyen de ligatures

[1] Cf. *Berceau,* I, 320. Ses poésies sont certainement apocryphes. Un autre Kalbite, Daḥia ibn Ḫalîfa, passait pour l'ange Gabriel. Mais il n'apparaît qu'à Médine. Pour le dialecte des Kalbites, cf. *Agh.,* XX, 121.

[2] *Géogr.* (éd. de Goeje), 215.

[3] *Maʿârif,* É., 193-194.

[4] Cf. notre *Chantre des Omiades,* 172; *Agh.,* V, 159; VII, 184; Aḫṭal, *Divan,* 222; Djâḥiẓ, *Ḥaiawân,* I, 153, haut.

[5] Intéressante discussion du renseignement dans Ibn al-Athîr, *Nihâia,* III, 199; IV, 205-206. Tirmiḏî, *Ṣaḥîḥ* (éd. des Indes), II, 209; Baghawî, *Maṣâbîḥ,* II, 85; *Osd,* III, 51, 192, 400; Ibn Ḥanbal, *Mosnad,* IV, 342; V, 23.

[6] Nombreux sont les خطم « nez écrasé » (*Osd,* III, 102, 107; comp. le poète anṣârien Qais ibn al-Ḥaṭîm). Dans une querelle, des femmes se cassent les dents (*Osd,* V, 452). *Aslat* = nez coupé, autre nom commun (Ibn Doraid, *Ištiqâq,* 266, 1; Aboû Zaid, *Nawâdir,* éd. Beyrouth, 114); cf. nos *Grosses fortunes à la Mecque,* p. 23.

d'or les rateliers ébranlés de leurs clients. A la Mecque, ville commerçante et bancable, on écrivait beaucoup. Le *Tafsîr* ou exégèse qoranique n'en a tenu aucun compte quand il prétend interpréter *ommî* par «illettré». Après la défaite de Badr, les prisonniers qoraišites de cette journée se voient réduits par les Anṣârs victorieux au métier de pédagogue. Or tous ces captifs, même les plus indigents, se trouvent en état d'enseigner l'écriture aux fils des paysans de Yathrib[1]. Jamais pourtant les chroniques de cette époque ne nous ont transmis le nom d'un maître d'école qoraišite fonctionnant à la Mecque. L'enseignement de la lecture et de l'écriture y était assumé par des étrangers. Les concitoyens de Mahomet n'hésitaient pas à aller les chercher jusque dans la ville chrétienne de Ḥîra[2]. Mentionnons enfin un cimetière réservé aux chrétiens à la Mecque[3], attestant l'existence en cette ville d'un noyau chrétien.

* * *

Le personnel féminin était considérable dans les grandes familles qoraišites. La politique, la nécessité de se concilier l'appui des chefs bédouins contribuaient à multiplier les alliances matrimoniales[4]. Un *ḥalîf* «allié» venait-il à mourir, il était entré dans les mœurs d'épouser sa veuve. C'était une façon d'assurer à la femme du mort une retraite honorable, en lui garantissant un lendemain.

A la fin de la diatribe de Ḥafṣa contre sa rivale ʿÂiša[5], Henri de Bornier fait dire à la fille de ʿOmar (*Mahomet,* acte II, scène 4) :

> Et puis un peu chrétienne au fond, comme sa mère,
> Lisant dans l'Évangile une journée entière!

La mère de ʿÂiša, Omm Roûmân, aurait donc été chrétienne. Cette supposition repose sans doute sur le nom *Roûmân*, où l'on a pensé découvrir une

(1) I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 14, l. 15, etc. Peut-être une satire anṣârienne, le métier de pédagogue étant fort déconsidéré au 1er siècle H. (*Moʿâwia,* 359-361).

(2) Cf. Qotaiba, *Maʿârif,* É., 187.

(3) Azraqî, W., 501 (dans les *Chroniken der Stadt Mekka* de Wüstenfeld = W.).

(4) A sa conversion, Ṣafwân ibn Omayya avait six femmes (*Osd,* V, 501).

(5) En réalité, toujours d'accord entre elles (cf. *Triumvirat,* 121), pour intriguer contre leurs compagnes.

transcription de *Romanos*. Les Banoû Roûmân formaient un clan dans la tribu chrétienne des Ṭayy, et l'étymologie arabe indiquée par Ibn Doraid [1] paraît certainement fantaisiste. Par ailleurs, rien dans la notice de la femme d'Aboû Bakr [2] ne permet de soupçonner une origine chrétienne. Quoi qu'il faille en penser, au sein des clans aristocratiques de la Mecque les *ḥalîf* chrétiens ne formaient pas une exception.

Nous aurons l'occasion de nous en convaincre plus loin. Dans la première moitié du siècle consécutif à l'hégire, les califes ʿOthmân, Moʿâwia et Yazîd n'auront qu'à se féliciter d'avoir choisi des épouses parmi les chrétiens de Kalb [3]. Peut-être ces souverains se rappelèrent-ils l'exemple laissé par le chef de la famille, Aboû Sofiân. L'illustre Omayyade avait tenu à se donner au moins un beau-père chrétien [4]. Il distingua également un mari chrétien [5] pour sa fille Omm Ḥabîba «une des plus jolies fiancées de l'Arabie», au jugement de son père [6]. Le Prophète, avant de se décider en faveur de ʿOthmân [7], l'homme de tous les dévouements, avait marié une sœur de Fâṭima à ʿOtba, fils d'Aboû Lahab. Cette dernière combinaison matrimoniale devint l'occasion de cuisantes humiliations pour l'amour-propre d'Aboû'l Qâsim. On croit en recueillir l'écho dans la sourate violente, éternisant le nom d'Aboû Lahab. Tout est demeuré mystérieux dans la rupture qui s'ensuivit, et les explications embarrassées de la Tradition [8] n'ont pas contribué à dissiper le mystère. ʿOtba étant devenu chrétien s'empressa de renvoyer la fille de Mahomet. Ainsi l'affirme un texte resté isolé de l'*Aghâni* [9], et l'on est tenté d'y reconnaître une charge [10] contre la famille d'Aboû Lahab. A ma connaissance, aucun autre

[1] *Ïštiqâq*, 228, 7. Hamdânî (*Djazîra*, 180) cite un Ibn Roûmânos, de la tribu de Kalb, en majorité chrétienne.

[2] Cf. *Osd*, V, 583. Chrétiennes arabes du Yémen, épouses de musulmans en Égypte (*Osd*, V, 107, 14), peu après la conquête.

[3] Cf. notre *Califat de Yazîd Ier*, passim; *Moʿâwia*, 309-312.

[4] Cheikho, *Christianisme*, 120.

[5] I. S., *Ṭabaq.*, VIII, 68; Ibn Hišâm, *Sira*, 143-144; Qotaiba, *Maʿârif*, É., 42. De ce mari on rapporte que يقال غرق فى الخمر ويقال بل غرق فى البحر (Balâḏorî, *Ansâb* (ms. Paris), 284 *a*). Le fait de la mort en mer aurait-il donné naissance à l'étrange légende de l'émigration en Abyssinie? Sur son christianisme, cf. *Sîra ḥalabyya*, I, 359, 9. Le nègre Waḥšî de même «meurt noyé dans le vin» (Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 159).

[6] Moslim, *Ṣaḥîḥ* [1], II, 264.

[7] Il déclare : «si j'avais 40 filles, je les donnerais à ʿOthmân» (Ḏahabî, *Mîzân*, III, 237, 1).

[8] Cf. *Osd*, V, 456.

[9] *Agh.*, XV, 2; cf. *Fâṭima*, p: 3.

[10] L'auteur sacrifie incessamment à ses préjugés de Šîʿite; fait nié à la légère par Nöldeke;

BIFAO 14 (1918), p. 191-230 Henri Lammens
Les Chrétiens à la Mecque à la veille de l'Hégire.

témoignage ne vient confirmer chez le jeune Lahabide ʿOtba la qualité de chrétien. Non seulement le mariage, mais le nombre et jusqu'à l'existence de plusieurs parmi les filles de Mahomet soulèvent de graves difficultés. Nous les avons discutées dans *Fâṭima et les filles de Mahomet*[1]; nous nous permettons de renvoyer le lecteur à cette monographie.

Par contre, le christianisme de ʿOthmân ibn al-Ḥowairith du clan asadite de Qoraiš n'a jamais été contesté. Seulement les chroniqueurs mecquois s'entendent pour placer sa conversion sur les terres de l'empire byzantin[2]. C'est la manie de ces auteurs de reléguer à l'étranger les conversions des Qoraišites de marque, comme aussi d'y intéresser le *basileus* de Constantinople[3]. Ainsi feront-ils pour les premiers maris de deux parmi les épouses du Prophète, Sauda et Omm Ḥabîba, devenus chrétiens, affirment-ils, pendant leur séjour en Abyssinie[4]. L'Asadite ʿOthmân a dû se décider à cette démarche bien avant son départ pour les provinces grecques. Précisément sa qualité de chrétien lui suggéra l'idée de recourir à César, protecteur-né du christianisme oriental, pour l'exécution de ses desseins ambitieux[5]. A Médine, les marchands syriens se livraient publiquement à la propagande en faveur de leurs croyances[6]. Rien ne prouve que les concitoyens d'Ibn Djodʿân et d'Aboû Oḥaiḥa se soient montrés plus intolérants à la Mecque que les Anṣârs. Nous y voyons Mahomet fréquenter librement les milieux chrétiens. Personne n'y trouvait à redire. Quelques mauvaises langues profitaient de ces entrevues pour plaisanter le Réformateur, pour prétendre que dans ses conversations il recueillait les éléments de ses sourates[7]. A l'occasion, ces détracteurs s'empressaient de prémunir les monothéistes contre les séductions de Mahomet; ils n'hésitaient pas à proclamer la supériorité du dogme évangélique sur les rêveries de leur

cf. Dahabî, *Mizân*, II, 223, bas, lequel signale cette anomalie chez un Omayyade.

(1) Voir p. 2-12.

(2) Yaʿqoûbî, *Hist.*, I, 298, 1.

(3) Comp. un exemple grotesque cité dans *Osd*, IV, 143. Il a été inspiré par la légende d'Amroulqais.

(4) Balâḏorî, *Ansâb*, 123 *a*; 137 *b*; Ibn Hišâm, *Sîra*, 143-144; *Osd*, III, 131; V, 457, 573. Cf. Caetani, *Studi*, III, 14-15; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, II, 248, haut.

(5) Dans notre monographie de la Mecque, nous étudierons en détail cette affaire, montrant la lutte d'influence des puissances en Arabie.

(6) *Osd*, V, 172; Wâḥidî, *Asbâb*, 58, 9 d.l. Nous y reviendrons dans notre monographie consacrée aux Juifs de la Mecque au siècle de l'hégire, dans les *Recherches de sciences religieuses*.

(7) *Qoran*, XVI, 105; XXV, 5; Balâḏorî, *Ansâb*, 64 *a*.

jeune[1] compatriote. Nous les entendons interpeller ʿAddâs : «Attention, ne te laisse pas débaucher par ce visionnaire; ta religion vaut cent fois la sienne», ويحك يا عدّاس لا يصرفنّك عن دينك فإن دينك خير من دينه[2]. Jamais le syndicat des financiers qoraišites, représentés par la *Mala'* ou le *Dâr an-nadwa,* ne prit ombrage de la présence des moines et de leurs prédications, pendant la tenue des foires voisines de leur cité.

A propos d'un autre Asadite, le célèbre Waraqa ibn Naufal[3], nos annalistes n'éprouvent aucun embarras à adopter une attitude plus franche. Ainsi l'exigeait le rôle attribué par eux à ce cousin de Ḫadîdja dans l'exposé légendaire de la vocation prophétique. Pourquoi l'ont-ils choisi de préférence à sa doublure traditionnelle, le *ḥanîf* Zaid ibn ʿAmrou[4]? Je n'entreprendrai pas de l'expliquer[5]. Waraqa a été chargé de garantir l'authenticité de cette haute mission[6], au nom du christianisme mondial, de représenter près du berceau de l'islam cette importante fraction de l'humanité, dépositaire d'«une portion de la science révélée», الذين اوتوا نصيبًا من العلم[7], pour parler le langage du Qoran. Dans les *Dalâ'il an-nobouwa* «les preuves de la prophétie», ce rôle grandiose ne pouvait décemment être assumé par un néophyte, par un chrétien vulgaire. En réalité, dans le concept de la *Sîra,* ainsi que dans la pensée de Mahomet, si l'on peut considérer comme historiques le personnage et l'intervention de Waraqa, ce dernier représente l'universalité des Scripturaires. Les expressions نصيب من العلم ou من الكتاب appartiennent au lexique des sourates médinoises. C'est après l'hégire, au contact plus intime des Juifs, que Mahomet connut la distinction radicale entre l'Ancien et le Nouveau Testament et les caractérisa comme formant respectivement «une portion de la Révélation, du *Kitâb*» ou Bible[8] que le Qoran allait compléter.

Précédemment, l'épouse «consciencieuse», la وَزير صدقٍ, placée par Allah, en

[1] غلام et فتى, comme ils le qualifiaient; cf. notre *Chronologie de la Sîra*, passim.

[2] Ibn Hišâm, *Sira,* 280; *Osd,* III, 390.

[3] Vers peu édifiants qu'on voudrait lui attribuer (Nöldeke, *Beiträge,* 81-83).

[4] Cf. notre *Yazîd,* 290-291. La Tradition hésite régulièrement entre ces deux pour l'attribution des prétendues poésies ḥanifites (cf. Samhoûdî, *Wafâ'*, II, 282, 1).

[5] On peut songer à la parenté avec Ḫadîdja de notre Waraqa.

[6] *Osd,* III, 207.

[7] Ou simplement أوتوا العلم, ou encore اوتوا نصيبًا من الكتاب (*Qoran,* III, 22; IV, 47, 54, 118; VI, 137; XVI, 58; XXII, 53).

[8] Dont *Kitâb* est la traduction.

ces délicates circonstances, aux côtés d'Aboû'l Qâsim, Ḫadîdja avait consulté pour la même fin l'esclave chrétien ʿAddâs [1]. Il faut supposer aux rédacteurs de la *Sîra* ou à ʿAddâs [2] une bien courte mémoire, puisque ce Mésopotamien s'imaginera, une décade plus tard, à Ṭâif, faire la première connaissance du Prophète. Cet esclave omayyade, depuis de longues années fixé à la Mecque, ne l'y avait donc jamais rencontré, cependant que d'après le récit de la *Sîra* toute la métropole qoraišite ne s'entretenait que du Novateur! A Ṭâif, en l'entendant prononcer le nom biblique de Jonas, ʿAddâs lui posera étourdiment la question : « Sais-tu seulement ce que représente Jonas? », وما يُدريك ما يونس [3]. Preuve indirecte de la rareté des noms bibliques chez les Arabes préislamites, sans en excepter celui d'Isma'îl [4], leur ancêtre, dont Mahomet connut tardivement la légende, en conversant avec les monothéistes [5]. Authentique ou non, l'intervention de ʿAddâs, — un esclave après tout — a paru insuffisante et l'on a cherché de toutes façons à grandir l'importance de Waraqa [6]. Non seulement les collections canoniques lui accordent complaisamment le titre de قِسّ « prêtre », mais elles le présentent comme un savant, s'étant, au bout d'études approfondies, approprié tous les secrets de la théologie et de la littérature religieuse chez les chrétiens et les Scripturaires, استحكم في النصرانيّة واتّبع الكُتُب مِن اهلها حتى علمَ علمًا مِن اهل الكتاب [7]. Il pouvait les consulter dans les versions originales; l'hébreu lui-même lui était devenu familier [8].

Théologie, exégèse, intimité avec les langues, les littératures bibliques : aucun moyen de contrôle ne lui a donc fait défaut. Aussi dans l'exposé du *waḥi*, de la vocation prophétique de Mahomet, Waraqa est-il devenu un

(1) Balâḏorî, *Ansâb*, 66 *b*; 67 *a*.

(2) Dont la personnalité historique demeure pénible à établir!

(3) *Osd*, III, 390, 11. En conférant le nom de Yaḥyâ, le Prophète assure qu'il n'a pas encore été porté (en Arabie); *Osd*, V, 100, bas.

(4) Comp. *Osd*, IV, 311, 5. A Médine, centre juif, les Yaḥyâ se rencontrent en nombre (*ibid.*, V, 99-101).

(5) Voir Snouck Hurgronje, *Het mekkaansche Feest*, passim.

(6) Ibn al-Athîr (*Nihâia*, I, 266) admet que sa légende est incohérente; voir sa généalogie incertaine dans *Osd*, V, 88, lequel cite plusieurs Waraqa ibn Naufal, tous peu connus, 88-89. On le dit aveugle au moment de la première *révélation* (Boḫârî, C., I, 3), sans doute pour expliquer son manque d'empressement à suivre le Prophète. Cf. Caetani, *Annali*, I, 235, 238, 260.

(7) Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, C., I, 3; Ibn Hišâm, *Sîra*, 143, bas; Balâḏorî, *Ansâb*, 64 *a*.

(8) *Osd*, V, 436. Comparez les divers *Ṣaḥîḥ*.

facteur indispensable. On ne pouvait décemment supposer des connaissances aussi étendues à des Qoraišites ordinaires, même à des *ḥanîf* de longue date, tel Zaid ibn ʿAmrou, après les avoir tous déclarés *ommî* «illettrés». Waraqa devait donc être chrétien et chrétien de marque. Rien ne permettait de le remplacer par un membre de la *Diaspora* judaïque, dont le Qoran ne cesse d'attester les dispositions jalouses et hostiles à la nouvelle doctrine.

Étant donné le nombre restreint de Qoraišites authentiques, صليبة, ou من انفسهم, composant le groupe chrétien de la Mecque — ajoutons un marchand, affranchi hâšimite, d'origine chrétienne [1] — ses membres étaient généralement qualifiés d'étrangers, علوج. Beaucoup même parlaient péniblement l'arabe [2]. Nulle part pourtant on ne les voit inquiétés. Au sein de leur clan et dans la république marchande, les rares Qoraiš, disciples de l'Évangile, continuent à occuper le rang que leur assignent leur naissance et leurs talents [3]. ʿOthmân ibn al-Ḥowairith et Waraqa ibn Naufal, en leur qualité de descendants de Qoṣayy l'ancêtre des familles aristocratiques, ont dû conserver leur place au conseil de la Mala' ou sénat mecquois, et on les voit jouir parmi leurs concitoyens de la considération générale. Il est facile de s'en apercevoir à l'abus du nom de Waraqa dans la *Sîra*, très empressée à placer ce personnage en vedette aux débuts du وحي ou révélation qoranique. A ʿOthmân, son titre de chrétien avait facilité l'appui de César. Fort de cette protection, cet ambitieux Mecquois faillit s'emparer de l'autorité suprême dans sa ville natale. Ce furent les instincts anarchiques de ses compatriotes et non la répugnance contre la religion professée par Ibn al-Ḥowairith, qui amenèrent l'échec de son audacieuse tentative [4]. Aboû Sofiân était sans contredit l'homme le plus qualifié de la Mecque. «Quand il émettait un avis, personne ne se fût avisé de le contredire», لا يسقط له رأى فى الجاهليّة [5]. Cette haute situation ne l'empêcha pas pourtant, on l'a vu, de choisir des gendres et des beaux-pères

[1] *Osd*, III, 390-391; comp. 390, 2 d. l. Nous n'hésitons pas à y adjoindre — voir plus haut — les maris de Sauda et d'Omm Ḥabiba, plus tard mariées au Prophète.

[2] Comp. *Qoran*, XVI, 105.

[3] On se serait montré moins coulant pour le ḥanîf Zaid ibn ʿAmrou, du clan modeste des Banoû ʿAdî. Sur Zaid et son collègue Waraqa, voir comment la Tradition s'en débarrasse au moment où ils deviennent gênants (*Yazîd*, 290-291).

[4] Voir notre monographie de la Mecque, et *Berceau*, I, 317.

[5] Je ne retrouve plus l'original de cette citation, empruntée, je suppose, au recueil *Osd al-Ghâba*.

chrétiens, et Mahomet le suivit dans cette voie [1]. Wellhausen [2] observe chez les *hanîf* du Ḥidjâz des sympathies plus marquées pour le christianisme que pour la religion juive. Je ne puis m'empêcher d'estimer cette considération oiseuse. Toute la documentation traditionnelle, relative aux *hanîf*, dérive en droiture du Qoran [3]. Or dans ce recueil les chrétiens se trouvent notablement avantagés, quand on les compare aux Juifs المغضوب عليهم «objets de la colère divine» [4]. Les *Ṣaḥîḥ* ne pouvaient moins faire que de souligner les préférences chrétiennes des *hanîf*. On s'épargnerait toute méprise à cet égard en reconnaissant l'origine qoranique de la *Sîra*.

III

Parmi les clans qoraišites, celui des Banoû Asad paraît avoir surtout manifesté des sympathies chrétiennes. C'est dans leur milieu que nous avons rencontré des chrétiens appartenant au patriciat de la Mecque. Plus d'un parmi les maulâs, affranchis des Asadites, a pu partager leurs croyances. مولى القوم منهم ou من انفسهم «le maulâ d'un clan est considéré comme en faisant partie» [5], affirmait un dicton populaire. Cette relevance, cette communauté, s'étendaient fréquemment aux croyances religieuses. En outre, nous voyons les Asadites accorder le titre de *halîf* «affilié» [6] à plusieurs membres de l'illustre tribu syro-chrétienne de Ghassân [7].

A la Mecque, les étrangers se trouvaient généralement relégués dans les quartiers excentriques, les fauboursg ou ظواهر [8], dans les شعاب, gorges abruptes

[1] Voir plus haut.

[2] *Reste*, 234. Ḥanna, nom (monothéiste?) porté par une sœur et une fille de Hâšim (Ya'qoûbî, *Hist.*, I, 279, 6; 283, 3). Monothéistes à la Mecque; *ibid.*, II, 6, 2 d.; 14, 8. Pour Aboû Ḥanna, voir plus haut.

[3] Cf. notre *Qoran et Tradition*, passim; Caetani, *Annali*, I, 182, etc.

[4] Première sourate et *Qoran*, passim; v, 85; les chrétiens ne montrent pas aux musulmans l'hostilité des Juifs.

[5] Cf. *Osd*, V, 425 et *passim*.

[6] Cf. Azraqî, W., 466, bas. Les Asad de Qoraiš paraissent avoir été plus ouverts aux influences religieuses que le reste de leurs concitoyens.

[7] *Osd*, V, 15, mentionne un Ṣaḥâbî, Aboû Mariam, ghassânide, donc chrétien, mais sans spécifier s'il fréquenta le Prophète à la Mecque ou plus tard.

[8] Habités également par les Qoraiš de second ordre, appelés pour ce motif قريش الظواهر.

ouvertes dans le flanc des montagnes, encerclant la cité. Ils y dressaient leur خيمة, tente de branchages ou de toile [1] à côté des cavernes, des bouges, des ergastules, où gîtaient les nègres, les esclaves, pêle-mêle avec les marchands de vin, les femmes galantes [2] et les faméliques Bédouins du Tihâma et de la montueuse région des Azd, laquelle fournissait à la Mecque ses Auvergnats et ses hommes de peine. La *Baṭḥâ'* ou *Abâṭiḥ*, le cœur de la cité, demeurait réservée aux vieilles familles. Or les logements de ces Ghassânides, *ḥalîf* asadites, se trouvaient dans le voisinage immédiat de la Kaʿba, le coin de terre le plus sacré de la Mecque [3], le مسجد الحرام. C'est dire l'influence, la considération dont ils jouissaient. Dans cette faveur, le prestige du phylarcat ghassânite entrait sans doute en ligne de compte. Les trafiquants mecquois comprenaient combien il importait de ménager les sujets, les protégés des puissants émirs, les Banoû Djafna. Si ces derniers n'avaient aucun droit au titre de «rois de la Syrie», ملوك الشام, comme les appelaient complaisamment les poètes bédouins, ils assumaient la garde, la surveillance du *limes* et pouvaient à leur gré interdire l'accès des marchés byzantins. Aucune de ces considérations n'échappait au flair politique, à ce *ḥilm* si justement vanté chez les dirigeants qoraišites.

L'hétérodoxe, l'étranger professant une croyance différente, ne participant pas au culte de la région, où il avait momentanément élu domicile, ne passait donc pas pour un être impur, نَجَس [4]. Il faudra l'influence du Qoran [5], la sophistique de casuistes formés à l'école du Talmud, pour introduire cette conception intolérante parmi les Arabes, jusque-là réfractaires au fanatisme religieux. Aux *ḥalîf* des descendants de Qoṣayy on n'aurait pas même refusé, en certains cas, l'accès du *Dâr an-nadwa* [6]. Grâce à cette concession, plus d'un affilié étranger de ces familles patriciennes — les Omayyades comptaient les

[1] خيمة تاجر : *Osd*, I, 381, d. l.; Ibn Hišâm, *Sîra*, 771, 10.

[2] Comp. à Médine, ce texte : سقيفة طويلة فيها بغايا (Samhoûdî, *Wafâ'*, I, 113, 4). Pour la Mecque, cf. *Osd*, V, 389, bas.

[3] Azraqî, W., 458, 460. L'espace s'y trouvait mesuré, les maisons écrasant de leur voisinage la Kaʿba et empiétant sur le *fanâ'* ou parvis sacré.

[4] La xénophobie, dans le sens *impérialiste*, date également du califat (cf. *Yazîd*, 304).

[5] *Qoran*, IX, 28; cf. notre *Moʿâwia*, 401, etc.

[6] Azraqî, W., 465, 7. Ḥalîf étrangers devenus Qoraišites de plein droit: voir Djâḥiẓ, *Opuscula*, 6, bas. Nous y reviendrons dans la monographie de Ṭâif.

leurs [1] — a pu siéger à côté des «sénateurs» de la Mecque [2]. Autant d'indices témoignant d'une incontestable largeur d'idées en matière de religion, parmi les compatriotes païens de Mahomet; libéralisme attesté par certains passages dans les plus anciennes sourates, celles de la période mecquoise.

Les Qoraišites s'empresseront d'accueillir les monothéistes exilés volontaires de Médine. A Aboû ʿÂmir ar-Râhib et à son groupe de chrétiens médinois, ils ouvriront les rangs de leur armée, à la bataille d'Oḥod [3]. Toutes ces marques de tolérance envers les disciples du Christ, qu'ils fussent indigènes ou étrangers, méritent d'être relevées. C'est que l'adoption de l'Évangile n'obligeait pas les chrétiens arabes à se singulariser, à s'isoler parmi leurs compatriotes, ainsi qu'il arrivait aux Juifs, imbus de préjugés talmudiques sur la pureté légale, infatués de leur supériorité sur les *ommîs* ou gentils sarracènes qu'ils affectaient de considérer comme des barbares. «Envers ces derniers ils ne se reconnaissaient pas d'obligations», قالوا ليس علينا في الأمّيّين سبيل [4], «à moins que le gentil ne possédât les moyens de les y contraindre» [5]. Combien différente l'attitude adoptée par les chrétiens, n'imposant pas à leurs néophytes une législation aussi assujettissante, aussi antipathique à l'indépendance des Arabes que le Talmud. Eux-mêmes ne rompaient avec aucune coutume de la tribu ni avec les liens du clan. Leur dogme, leur discipline, n'impliquaient pas une organisation sociale différente de celle prévue par les règlements de Qoṣayy, une quasi-renonciation — comme chez les Juifs — à la nationalité arabe [6].



Par ailleurs le libéralisme témoigné à leur égard rend plus difficile à comprendre l'opposition tenace des Qoraišites à leur concitoyen Mahomet. Ce dernier, parallèlement à sa réforme religieuse, aurait donc été soupçonné de poursuivre des visées subversives, de semer la division dans l'État, تفريق الجماعة; grief mis en avant par ses adversaires [7]. Jamais imputation analogue n'a été

[1] Et parmi eux des Ghassânides (Azraqî, W., 458, 460).

[2] Pourquoi le Prophète, descendant de Hâšim, n'y eut-il pas accès? Mystère!

[3] Ibn Hišâm, *Sira*, 561-562.

[4] *Qoran*, III, 69.

[5] *Qoran*, III, 68 : إلّا ما دُمْتَ عليه قائمًا.

[6] Comme les en accuse le Qoran. Voir nos *Juifs à la Mecque*.

[7] Cf. *Mahomet fut-il sincère?* p. 28, etc. Le

articulée contre les chrétiens de l'Arabie. Leur latitudinarisme doctrinal leur aurait même permis de vénérer la Kaʿba et de concilier ces hommages traditionnels avec les croyances monothéistes[1]. Le fait d'ailleurs demanderait à être plus complètement élucidé. La présence de chrétiens, même en groupes, leurs visites à la Mecque, à Minâ, aux stations du pèlerinage qoraišite, ne peuvent passer pour des preuves irréfragables de laxisme théologique. Je me demande si l'on a suffisamment en cette matière tenu compte de la synonymie entre *mawâsim* et *manâsik*. Le premier vocable englobe les opérations de la foire commerciale proprement dite, le second désigne les cérémonies cultuelles. Opérations économiques et cérémonies religieuses coïncidaient et se développaient parallèlement pendant les réunions de ʿOkâẓ[2], de Ḏoû'l Madjâz, de Minâ. La présence au *mausim* n'entraînait pas forcément la participation aux détails du culte. Les intérêts de leur commerce ont certainement attiré à ʿArafa, à Minâ, les trafiquants chrétiens de passage ou fixés dans la métropole qoraišite. Mais rien ne prouve qu'ils se soient associés aux sacrifices, aux évolutions, aux manifestations *litholâtriques* exécutées autour des bétyles locaux ou dans l'enceinte des hauts-lieux, les *masˇʿar* ou *masdjid ḥarâm* du Tihâma, ni qu'ils aient pris part à la *ʿomra*, le petit pèlerinage, de la Mecque. L'interdiction théologique de la *communicatio in sacris* n'était pas encore fixée[3] avec la précision, la rigueur que nous lui avons connues depuis. Ne l'oublions pas, les communautés chrétiennes dans l'Arabie anarchique, ennemie de la contrainte, se répartissaient entre les diverses fractions hétérodoxes[4] du christianisme oriental; elles se trouvaient fatalement soustraites, en vertu de leur situation excentrique, à l'opportune surveillance d'une hiérarchie ecclésiastique organisée[5], en mesure de réprimer les écarts dangereux pour la pureté des croyances et des règlements disciplinaires.

poète chrétien (?) Motalammis jure par Al-Lât et les *anṣâb*, et son contribule Ṭarafa par les *anṣâb* (*Šoʿarâ'*, 319, 1. Comp. notre remarque dans *Moʿâwia*, 426, sur la religion dans les poètes préislamites).

(1) Cf. notre *Moʿâwia*, 403-404; Wellhausen, *Reste*, 87; Snouck Hurgronje, *Feest*, 28, n. 2. Les chrétiens arabes portaient des croix d'or (Ibn al-Athîr, *Nihâia*, IV, 194, haut; comp. notre *Chantre des Omiades*, 14-15).

(2) Qui fut également un sanctuaire, comme les autres foires préislamiques. Les Ghassânides fréquentent ʿOkâẓ (I. S., *Ṭabaq.*, I[1], 145, 19).

(3) Les Bédouins chrétiens ne paraissent pas la soupçonner.

(4) Nous n'y connaissons pas de communautés chrétiennes orthodoxes.

(5) Cette lacune explique également — on

A l'époque de Mahomet, le sanctuaire de la Kaʿba semble être demeuré anonyme. Sur des indices d'une incontestable fragilité [1], Wellhausen met ici en avant le nom de Hobal [2], une divinité importée du Nord et exclusivement mentionnée dans les généalogies kalbites [3]. A la suite de Balâḏorî, on pourrait avec autant de raison se prononcer pour la déesse Manât, اعظم اصنامهم عندهم «la principale des divinités qoraišites» [4]. Les plus subtiles recherches ont échoué à découvrir le nom spécifique, à dégager la personnalité mythologique du *Rabb al-bait* «du Maître de la Kaʿba», de la divinité attestée dans les serments poétiques des rimeurs chrétiens, à côté d'Allah et de la Croix [5]. Encore y a-t-il lieu de se demander si ces formules, bizarrement panachées, ne sont pas des interpolations érudites [6], œuvre d'archéologues, ou des corrections de la période impérialiste. On n'exagérera jamais la part de ces retouches dans la multiplication des apocryphes littéraires à cette époque d'intense mais peu scrupuleuse activité intellectuelle. La prudence nous conseille de ne pas perdre de vue la tendance représentée par cette revision sournoise au profit du dogme de l'hégémonie qoraišite. A cette doctrine, devenue une des bases du califat arabe [7], nous devons le concept de la Kaʿba, sanctuaire national pour toute la Péninsule [8], autour de laquelle on rassemble les représentants de la Sarracène préislamite. Ainsi plus tard on inscrira d'office [9] sur la liste des *wofoûd,* députations, à Mahomet, toutes les tribus de l'Arabie, sans oublier les Taghlib chrétiens des confins mésopotamiens. On profite de cette fiction pour

l'oublie encore — leur faible résistance à la poussée islamite. La *Sîra ḥalabyya,* I, 144, mentionne la secte chrétienne des *Isrâ'ilyya,* divinisant la sainte Vierge.

(1) Nous les discuterons ailleurs en traitant de la religion préislamite.

(2) Il ne réapparaît dans aucun théophore, à l'encontre de la triade qoraišite. La vogue très limitée de Hobal me semble due au zèle de quelque archéologue arabe, lointain précurseur de Wellhausen.

(3) Cf. *Osd,* IV, 207.

(4) *Ansâb* (ms. cité), 23 *a*. Ibn Saʿd (*Ṭabaqât,* II¹, 105, 18) revendique cet honneur pour ʿOzzâ, oubliant que p. 99, 2, il l'avait concédé à Hobal.

(5) *Agh.,* II, 24; comp. *Moʿâwia,* 403-404; Wellhausen, *Reste,* 87; Snouck Hurgronje, *Feest,* 28, n. 2; la revue *Al-Mašriq,* 1913, p. 678, 679. Les *Ṣaḥâbîs* jurent également par les dieux qoraišites (A. Daoûd, *Sonan,* II, 45).

(6) Par exemple *Šoʿarâ',* 279, 8.

(7) Cf. *Yazîd,* 38, etc.

(8) Roi chrétien de Ḥîra à la Kaʿba (Ibn Faqîh, *Géogr.,* 19). Un autre Laḫmide y envoie les tribus de Bakr et Taghlib renouveler leur traité de paix (*Agh.,* IX, 178, bas). C'est la même tendance.

(9) Comp. pourtant *Berceau,* I, 320, n. 2; *Moʿâwia,* 397-399.

leur imposer au nom du Prophète des restrictions odieuses, inspirées par l'absolutisme et l'intolérance des ʿAbbâsides [1].

Quelle que soit la valeur de ces considérations, on devine malaisément les motifs qui pouvaient décider un rimeur chrétien, ʿAdî ibn Zaid, un citadin de Ḥîra, attaché à la chancellerie de Ctésiphon, à attester «le dieu de la Mecque», à côté de la croix [2]. Mais il importait aux polygraphes chauvins de la période ʿabbâside de montrer la puissance d'attraction, le rayonnement en dehors de l'Arabie du prétendu sanctuaire national [3].

Ibn Isḥâq, l'auteur de la célèbre *Sîra,* ne se faisait pas scrupule de fournir aux rimeurs de son temps le canevas de ḥadîth, destinés à figurer dans sa rédaction, après avoir été préalablement mis en vers, يُعطى الشعراء الاحاديث يقولون عليها الشعر (Ḏahabî, *Mîzân,* III, 22, comp. p. 21). Nombre de ces apocryphes ont été discrètement soulignés, ou même désavoués par son éditeur, l'honnête Ibn Hišâm. Un exégète se prétendait en mesure de citer 50,000 vers anciens à l'appui de ses gloses et commentaires qoraniques, ذكر انه يحفظ خمسين الف بيت من الشعر شواهد للقران. Allons-nous nous montrer plus crédules que Ḏahabî, lequel, après avoir cité le trait, ajoute en manière de corollaire la note critique فالله اعلم (*Mîzân,* III, 18)? *Credat Judæus Apelles!*

Avec une telle conception de la probité littéraire, quelle considération aurait pu empêcher les grammairiens, les auteurs de *gharîb,* d'expressions rares — lesquels s'accusent mutuellement de faux [4] — de remanier, d'interpoler les compositions des poètes chrétiens? Si ces morceaux, si les vers de ʿAdî ibn Zaid et de ses coreligionnaires préislamites peuvent prétendre à l'authenticité, il est permis d'y retrouver une indication que le dieu anonyme, le patron divin de la Kaʿba, se dissimulait derrière Allah, la divinité interpellée par tous les poètes de la préhistoire islamite. Au milieu de cette confusion, il suffisait aux chrétiens de s'abstenir des rites spécifiquement idolâtriques. C'est la solution adoptée par la *Sîra* pour expliquer l'attitude énigmatique des *ḥanîf,* toujours présentés comme très attachés au culte de la Kaʿba [5].

[1] Cf. l'aveu de Ḏahabî, *Mîzân,* II, 112.

[2] *Agh.,* II, 24, d. l.

[3] Cf. *Yazîd,* loc. cit. Le وَرَبِّ الحِلِّ والحَرَم du même ʿAdî; Boḥtorî, *Ḥamâsa* (Cheikho), n° 337, 1, ne désigne pas nécessairement le dieu de la Mecque. Comp. *Šoʿarâʾ,* 279, 8.

[4] Comp. Aboû Zaid, *Nawâdir* (éd. Beyrouth), 58, bas.

[5] Sans cesser d'être monothéistes. Chez des chrétiens, comme Aḫṭal, les serments païens

Pourquoi dénier la même perspicacité aux visiteurs chrétiens de la Mecque?

Dans les affaires de conscience, le régime qoraišite, les fortes têtes de la *Mala'* mecquoise ne se croyaient pas le droit d'intervenir. Abandonné à son naturel réaliste, le véritable Arabe ne devient ni sectaire, ni intolérant. Bien avant le Qoran, il a professé l'axiome : «pas de violence en matière de religion», لا اكراه في الدين [1]. Il s'est haussé jusqu'à ce libéralisme sans effort comme sans mérite de sa part.

Du *din* [2], de la religion, il s'était formé le concept le moins encombrant qu'il soit possible d'imaginer, et cela pour lui avoir conservé un caractère strictement particulariste et patriarcal. La réunion de plusieurs familles constituait un clan, une tribu. Il a donc admis que la pratique du culte pouvait englober les descendants d'un commun ancêtre, tous ceux qui avaient reçu la *waṣyya* [3]. Ce testament religieux de l'aïeul comprenait surtout des recommandations morales. Les pères au lit de la mort — comme le Jacob de la Bible — ont soin de la confirmer, de la promulguer à nouveau, en imposant aux leurs, en vertu de la *ʿazma* ou *monâšada,* obtestation solennelle, à laquelle personne ne pouvait se dérober, l'obligation de s'y conformer [4]. Voilà pourquoi le Scénite n'a jamais possédé de temples. Ses lieux de culte [5] sont la tente familiale — jouissant du droit d'asile — ensuite les مجلس قوم, encore appelés dans la langue ancienne مسجد قوم, les assemblées des anciens, des notables de la tribu [6]. C'est là qu'en dehors des rares réunions auprès du fétiche du groupe nomade, dressé dans l'enceinte sacrée du مشعر الحرام, s'exerce la liturgie si peu compliquée du culte litholâtrique des Arabes. Pour y être admis, il faut tenir par les liens du sang à la tribu ou lui être affilié à la suite de rites spéciaux. Non seulement le Sarracène de la préhégire n'a jamais soupçonné une religion universelle, mais il ne conçoit pas même la possibilité d'un culte dont les

sont de simples clichés littéraires (cf. *Moʿâwia,* 404); *Agh.,* VII, 173, 13.

[1] *Qoran,* II, 257.

[2] Qu'il confond avec mœurs, coutumes, les *mores majorum,* le *usus longævus.*

[3] Nous l'étudierons plus tard dans la religion préislamite.

[4] Pour ce point nous renvoyons à la même étude.

[5] Habituels, en dehors des rares *ḥaram* ou enceintes sacrées.

[6] Pour la synonymie *madjlis, masdjid,* voir notre *Ziâd ibn Abîhi,* 89, etc.

circonscriptions coïncident avec les limites d'une région géographique, en passant par-dessus les relations ethniques.

Le premier probablement parmi ses compatriotes, Mahomet dans son *ʿahd* ou convention de Médine, ensuite dans les prolixes sourates, postérieures à l'émigration mecquoise, a émis la prétention d'établir la fraternité religieuse sur d'autres liens que ceux du sang, sans tirer pourtant les dernières conséquences contenues dans ce principe fécond. L'islam mondial[1] est un concept datant du califat, né au contact des révélations scripturaires[2]. Son éclosion devait être favorisée par la poussée des théories impérialistes et chauvines, présentant le peuple arabe comme destiné à recueillir l'héritage spirituel des nations devenues infidèles à leur mission :

> Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
> Par les lois, par les arts et surtout par la guerre.
> Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
> Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
> Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire[3].

On pensait, dans ce programme nationaliste, reconnaître la réalisation de cette promesse d'Allah : هو الذى جعلكم خلائف فى الارض « c'est Lui qui vous a établis sur cette terre les héritiers[4], les remplaçants des nations déchues »[5].

Le particularisme des concitoyens d'Aboû Sofiân et du Prophète n'entrevit jamais rien de pareil. Leur individualisme se refusait à admettre pour la religion un rôle qui ne fût pas étroitement national, contenu dans les limites des institutions qu'ils s'imaginaient tenir de l'ancêtre Qoṣayy, dans le *dîn Qoṣayy*, comme ils aimaient à s'exprimer. Avec ces principes, tout prosélytisme leur demeurait étranger. En traitant avec les chrétiens, ses concitoyens ou ses hôtes, le Qoraišite pouvait leur adresser, mais avec plus de logique et aussi moins d'acrimonie[6], le langage que Mahomet tiendra dans les débuts à ses compatriotes récalcitrants : « Je n'adore pas ce que vous adorez; de votre côté,

[1] Cf. Snouck Hurgronje, *Mohammedanism*, 45-46.
[2] Cf. *Moʿâwia*, 420-427.
[3] Voltaire, *Mahomet*, II, scène 5.
[4] Comp. *Qoran*, II, 137, et la fin de cette étude.
[5] *Qoran*, VI, 165; X, 15, 75; XXXV, 37.
[6] Sans les traiter d'infidèles, comme fait le *Qoran*, CIX, 1, lequel s'adresse ici à Qoraiš.

vous n'adorez pas ce que j'adore... vous avez votre religion et moi la mienne », لكم دينكم ولى دين (sourate CIX).

*
* *

A la fin de cette fastidieuse et décevante enquête, nous voici ramenés à notre point de départ. Après avoir péniblement interrogé les textes épars dans les diverses rédactions de la *Sîra,* dans les *Ṣaḥîḥ,* les *Sonan,* les *Mosnad* et leurs manipulations variées, avoir tourné et retourné l'énorme dossier traditionnel de la primitive histoire musulmane, nous pouvons nous rendre compte pourquoi, à l'encontre des affirmations hasardées de Wellhausen, le christianisme doctrinal s'est trouvé dans l'impossibilité d'exercer une influence prépondérante sur les débuts de l'islam, pendant la décade antérieure à l'hégire [1]. De la première jeunesse de Mahomet nous ignorons tout, à l'exception des discrètes allusions contenues dans la sourate XCIII (6-8). Nous ignorons si, comme le suppose l'*Evangelium infantiæ Mahumeti,* auquel les Ibn Isḥâq, les Ibn Ḥišâm, les Ibn Saʿd, etc., ont attaché leur nom, l'obscur orphelin hâšimite a entrepris des voyages en dehors des frontières de la Sarracène, si ces déplacements — nous n'aurons garde d'en nier la possibilité — l'ont mis en rapports intimes avec les chrétiens orientaux. Incidemment, la prolixe et très imprécise littérature, développée autour de la *Sîra,* nous a appris que, antérieurement à l'émigration médinoise, la religion du Christ se trouva assez mal représentée à la Mecque, tant pour le nombre que pour la qualité, pour la situation sociale, pour la valeur intellectuelle de ses adhérents. A travers les renseignements incohérents, déformés par les préjugés tenaces des compilateurs musulmans, nous n'avons pas réussi à découvrir la trace d'une organisation religieuse, d'une communauté chrétienne constituée parmi les étrangers, les *mercantis* fréquentant les bazars de la Mecque et les foires du Tihâma. Les évêques, les ecclésiastiques, prêtres, diacres, *qiss, šammâs,* etc., défilant dans ces récits sont des personnages de convention, inventés pour communiquer au récit une vie factice. Leur caractère officiel, leur rang dans la hiérarchie chrétienne, sont censés assurer plus de poids à leur intervention, apporter une pseudo-garantie d'impartialité à la révélation qoranique, à

[1] La seule en discussion. A Médine, l'influence prépondérante du judaïsme ne saurait être mise en question.

la mission du Prophète. Ne commettons pas l'imprudence de nous illusionner à cet égard. Ce n'est pas dans ces légendes qu'on trouvera des renseignements pour la future refonte de l'*Oriens christianus* de Lequien, la matière pour la rédaction d'une *Arabia sacra.*

Il ne peut donc être question d'une chrétienté indigène à la Mecque, si l'on ne consent à donner ce nom à une douzaine de Qoraišites authentiques et de *ḥalîf* étrangers, affiliés aux clans mecquois, dont les textes nous permettent d'attester l'existence. En revanche, nombre d'esclaves, d'aventuriers, de marchands chrétiens, brocanteurs, débitants de vin, fixés temporairement ou de passage dans la métropole du Tihâma. En majorité des Abyssins, de condition servile, des manœuvres, hommes de peine, ou mercenaires enrôlés dans le contingent auxiliaire des Aḥâbîš [1], tenants du judéo-christianisme éthiopien. Mais tous demeurés isolés, sans direction spirituelle au point de vue religieux, séparés les uns des autres par les différences de langue, par l'opposition des intérêts, par l'antipathie de race et non moins par les divisions doctrinales, par les nombreux schismes qui déchiraient l'Église orientale, vers l'époque où l'empereur Héraclius patronnait la malheureuse combinaison du monothélisme. On se figure malaisément les Syro-Byzantins fraternisant, fusionnant avec les rudes Aḥâbîš, avec les grossiers compatriotes des Bilâl, des Aboû Rowaiḥa, des Waḥšî, qui peuplaient les bouges, les ergastules des *Ẓawâhir* ou faubourgs.

Ce n'est pas dans des milieux aussi mêlés, aussi incompétents que Mahomet avait chance de recueillir des informations précises sur le christianisme, le jour où s'éveilla sa conscience religieuse. Par ailleurs cet entourage si nettement «laïque», l'isolement doctrinal du Novateur, expliquent les tenaces illusions de la période mecquoise, les lacunes, les incohérences de sa christologie, les hésitations, les évolutions de son intelligence tumultueuse, abandonnée à ses propres inspirations. L'arrivée à Médine commencera à lui ouvrir les yeux, il s'y heurta à l'opposition des Juifs. Si dans sa ville natale il lui avait été donné de consulter des interprètes autorisés des croyances évangéliques, de fréquenter des chrétiens moins indifférents que le commun des trafiquants, moins ignorants en matière doctrinale, Mahomet n'aurait pu persister aussi

[1] Voir le mémoire que nous avons consacré aux Juifs.

longtemps à confondre les deux confessions *scripturaires,* à se croire d'accord avec eux dans sa campagne monothéiste. La *Diaspora* médinoise se chargea de le détromper brutalement. Mais bientôt ses succès militaires et politiques, la découverte de la légende d'Abraham, père d'Ismaël, ancêtre de la race arabe et fondateur de la Kaʿba, le déterminèrent à prêcher une religion indépendante, à restaurer, assurait-il, «la religion d'Abraham»[1], lequel «ne fut ni juif ni chrétien, mais *ḥanîf,* sans être polythéiste»[2]. S'adressant aux disciples de Mahomet, Allah leur manifeste son dessein à cet égard, ainsi que la déchéance des Juifs et des Chrétiens, anciens dépositaires de la révélation : «Voici que nous vous avons établis, vous, la nation élue أُمَّةً وَسَطًا, pour devenir devant les hommes les témoins (de la vérité) comme le Prophète est votre témoin»[3]. Nous avons montré ailleurs[4] comment l'islam «finira par devenir une adaptation du mosaïsme postérieur[5] *ad usum Arabum*».

H. Lammens.

(1) *Qoran,* II, 129. Les Nadjrânites font d'Abraham un chrétien (Ibn Hišâm, 384, 1).

(2) *Qoran,* II, 129, 134.

(3) *Qoran,* II, 137.

(4) *Adaptation,* 186; comp. Renan, *Marc-Aurèle,* 633, «une édition du judaïsme, accommodé au goût des Arabes».

(5) Ou talmudique.